

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E

PIECES FUGITIVES DE LITTÉRATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; -de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités interessantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

JANVIER 1760.



NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

MDCCCLX.





# JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1760.



## R E P O N S E

*A l'Auteur de la Critique de l'Essai sur la Nécessité de la Révélation, inséré dans le Journal Helvétique d'Octobre 1759.*

MONSIEUR,

 V O T R E Critique de mon petit Essai  ne m'a point surpris, ni fâché; je m'y atendois, & même à quelque chose de plus amer & de plus aprofondi, car vous me permettrés de vous dire, qu'ainsi que moi, vous n'avez examiné que d'une manière assés superficielle, une matière aussi importante; mais je suis persuadé que plus on la creusera & plus on sera persuadé de la Nécessité de la Révélation. Je n'en parle pas ici d'une nécessité absolue & physique; je m'en

fuis expliqué dans une Note de mon Essai \* : Il ne s'agit donc que d'une nécessité morale, relative aux besoins de l'Homme ; & ils ne pouvoient être plus grands. On dit, par exemple, que le pain est nécessaire, que le jour est nécessaire ; cependant on peut vivre sans pain & sans lumière ; mais une grande utilité approche beaucoup de la nécessité, & l'on ne doit pas multiplier les disputes de mots, auxquels on peut donner un sens assés arbitraire, & plus ou moins étendu.

Pour venir à la Question même ; je suis convaincu de la Vérité de cette maxime d'un illustre Auteur, *Qu'un peu de Philosophie nous éloigne de la Religion, mais que beaucoup nous en rapproche* †. On ne peut l'étudier avec soin sans se convaincre de son importance & de sa vérité. Je ne parle ici que de la Religion, renfermée dans l'Écriture Sainte, & non des dogmes que les Hommes y ont mêlés ; je le répète, qu'on l'examine avec attention, &

\* Voirs la page 357.

† Il y a dans la Religion des choses qui sont obscures d'un côté, & claires de l'autre : Alors il faut s'arrêter à ce qui est clair & laisser, ce qui est obscur. Par exemple, on ne peut douter de l'existence du Corps & de l'Esprit ; mais nous ignorons leur nature, plusieurs de leur propriétés, la manière dont ils agissent l'un sur l'autre, comment se fait leur union, &c.

sans partialité, qu'on la compare, avec les meilleurs systèmes des Philosophes Païens, qu'on considère ce qu'étoit la Croïance la plus généralement reçue, avant la Révélation, & qu'on la compare avec la Doctrine de l'Évangile, & l'on verra laquelle de ces deux Croïances mérite la préférence, laquelle est la plus digne de l'Homme, la plus propre à faire son bonheur & celui de la Société. Il paroîtra manifestement, par cet examen, qu'un honête Homme, qui cherche sincérement la Vérité, ne peut que juger en faveur du Christianisme, & qu'il n'est pas éloigné d'être Chrétien : En éfet, la Religion Chrétienne comence là où finit la Religion Naturelle. C'est le jour qui succède à l'aurore.

Ce n'est pas à dire, MONSIEUR, ainsi que vous paroiffés le penser, & que vous l'insinués \*, qu'il fusse d'avoir de la probité & de croire la Religion Naturelle, pour être Chrétien : Non, MONSIEUR, il faut quelque chose de plus. La Religion Chrétienne

---

\* L'Anonime semble reprocher à la Religion Chrétienne d'avoir de l'obscurité : Est-il surprenant qu'il y ait quelques embarras dans un Système proposé par l'Être Infini, à des Esprits bornés ? Les ombres n'obscurcissent point les vérités nécessaires au couleurs. Il y a bien des Nuages dans les Ouvrages des Homes ; que de choses obscures dans les Livres de NEWTON ?

## 6 JOURNAL HELVETIQUE

est bien fondée sur la Religion Naturelle, mais elle élève son Edifice beaucoup plus loin, & sur une base plus solide. CICERON avoit remarqué, que ce n'est pas être honnête-Homme que de ne l'être que selon les Loix; il en est de même du Chrétien; ce n'est pas l'être que de se borner aux Principes, aux Vérités, ou aux simples lueurs des lumières naturelles; il faut aspirer & chercher un plus grand jour. Avant J. CHRIST conoissoit on les meilleurs moyens de plaire à Dieu, & de se réconcilier avec lui, lorsqu'on l'avoit offensé? Quel culte charnel & grossier, quels sacrifices, que ceux des animaux; ou que des Victimes humaines, qu'on immoloit à des Dieux cruels & barbares! J'ai lû avec soin les meilleurs ouvrages des Auteurs Païens; mais je n'y ai trouvé que des doutes sur les objets les plus importants à nôtre repos & à nôtre bonheur; nulle certitude sur une vie avenir, sur l'immortalité de l'Ame, sur les récompenses réservées aux Justes. CICERON lui même, avoue, qu'il desire, plus qu'il n'espère que son Ame soit immortelle & heureuse. Qu'étoient dans le fond ces Champs *Elisees*, ce *Noir tartare*, que des songes, & des rêveries des Poëtes! Quels motifs à la Vertu que des plaisirs ou des peines aussi chimériques que l'Imagination qui les avoit inventés? Il est donc vrai qu'il n'y a que

J. C. qui ait mis en lumière les Idées de la perfection dont Dieu est la seule source. Il a révélé la *vie & l'immortalité par l'Evangile*. Il parle du Ciel sans emphase, & come en étant descendu. Un Auteur célèbre a donc raison de dire, *Rien ne m'a jamais paru plus déplorable que de voir dans le monde, la Religion Naturelle demeurée toujours incomplète, tantôt par un endroit, tantôt par un autre, & n'être nulle part qu'une ébauche de Religion*. La Révélation seule nous fournit des motifs plus forts, plus efficaces pour faire le bien & fuir le mal.

Comme je ne me suis pas proposé de faire une réfutation dans les formes de votre Critique, où il y a plusieurs choses judicieuses, mais qui ne sont pas nouvelles, je ne vous suivrai point pas à pas. Je me bornerai à quelques réflexions sur ce qui me paroît mériter d'être relevé, soit pour l'intérêt de la Vérité, soit pour ma propre justification.

Vous dites, MONSIEUR, que la nécessité de la Révélation est encore un mystère pour vous, & que vous n'en trouvés aucunes preuves. Tant-pis, MONSIEUR; il ne m'appartient pas d'éclairer & de convaincre une Personne qui est aussi bien instruite que vous le paroissés; mais peut être n'avez vous jamais daigné lire les excellens ouvrages des GROTIUS, des ABBADIES, des TURRETINS,

des VERNETS, des ADDISSONS\*, des LE CLERC, des LOCKES & de plusieurs autres Auteurs, qui ont si bien démontré la Vérité & la Nécessité de la Religion Chrétienne. Je n'ai fait mon petit Essai, qu'après avoir lu & médité plusieurs fois ces Livres immortels, après m'en être, pour ainsi dire, pénétré, & m'être rendu propres leurs réflexions, par un examen attentif & impartial †. J'ose le dire, en travaillant après eux, je me suis proposé un but plus grand & plus noble qu'une simple compilation : Sans être original on peut n'être pas copiste. Renfermer dans un petit espace ce qui est épars & répandu en de gros Volumes, l'exposer avec netteté, force & précision ; joindre ses propres remarques à celles des autres ; ce n'est pas le travail d'un Manœuvre, c'est celui d'un Architecte, qui se sert des Matériaux qu'il a sous la main pour les mettre en

---

\* Voyez l'excellente traduction qu'en a donné M. SEIGNEUX.

† La Religion Chrétienne a ses difficultés, on en convient ; mais plus on l'étudie, mieux elles s'aplanissent. D'ailleurs, Dieu n'exige pas de nous que nous croions ce que nous ne pouvons comprendre ; come il n'exige pas que nous voyions des objets trop vastes, trop élevés, ou trop éloignés pour nôtre vue. Ce qui est un dogme pour un Savant, ne le sera pas pour un Ignorant qui ne peut le concevoir.



œuvre , & élever un édifice solide ; J'ose dire qu'on ne peut démontrer aujourd'hui l'existence de Dieu, une Providence, l'Immortalité de l'Ame, &c. qu'en se servant des preuves déjà trouvées, mais en les proposant dans toute leur évidence. Ce qui est vrai n'est pas nouveau ; on ne doit pas le rejeter, parce qu'il a déjà été dit, mais il faut tâcher de le présenter sous une forme nouvelle, C'est ainsi que la Terre produit une si grande variété de fleurs & de fruits, avec le même suc & la même sève, en les faisant passer par divers Canaux. Ainsi, MONSIEUR, permettez moi de vous dire, que vous vous trompés, lorsque vous dites que j'ai adopté, sans doute, les idées des autres *in verba Magistri* \*. L'expression est un peu dure ; mais je suis heureux d'en être quitte à si bon marché ; Messieurs les Critiques se permettent bien d'autres termes choquans ; mais, sans doute, il seroit beaucoup mieux de se les défendre. Lorsque je lis un Livre je suis bien

---

\* Il ne paroît pas que l'Anonyme ait même daigné lire avec attention l'Essai qu'il critique ; par exemple, il dit page 585, que pour juger de la Religion Naturelle & de la Religion Révélée, il falloit les mettre en parallèle, & c'est précisément ce que fait l'Auteur de l'Essai ; il comence par un tableau de la Religion Naturelle, pour en faire sentir l'insuffisance.

plus attentif à ce qui est bien , pour en profiter , qu'à ce qui est mal , pour le censurer. J'envoie à Messieurs les Journalistes un petit *Essai sur l'Examen*. On y verra de quelle manière on doit examiner un Ouvrage , ou une Hypothèse ; les précautions qu'il faut prendre pour en juger , & dans quelles dispositions il faut être pour ne pas se tromper , & pour décider avec équité. En indiquant ces règles , je m'en suis imposé sévèrement la pratique à moi même , & si je ne les observe pas , ce sera toujours malgré moi.

Mais je ne sai , MONSIEUR , si vous les observés bien vous même , lorsque vous imputés à la Religion Chrétienne , les *Croisades*, les *Sorceleries*, & le *Massacre de la St. Barthelemi*. Qui ne voit que ce n'est pas l'ouvrage de la Religion Chrétienne , qui ne prêche que la douceur & la tolérance , mais que c'est l'ouvrage de la superstition & d'un zèle cruel & barbare. Il ne faut pas confondre le fanatisme , avec la Religion Chrétienne , si pure & si raisonnable.

A l'égard de la leçon que donne J. C. au jeune Home de l'Évangile , je suis surpris qu'elle vous paroisse obscure. Rien n'est plus clair & plus positif. Il l'adresse à un Home avare & trop attaché à ses richesses ; il lui dit , que pour obtenir les biens du Ciel , il faut mépriser ceux de la Terre. La félicité éter-

nelle est elle achetée trop cher par ce petit sacrifice ?

Je croïois, MONSIEUR, terminer ici ma petite Réponse, que je cherche a abrèger pour ne pas vous ennuyer \*, car je vois que vous traités de lieux comuns les meilleures raisons. Mais au hazard que vous m'acufiez encore de croire & d'écrire sur la foi de mes Maitres, vous me permettrés de faire encore quelques réflexions qu'une seconde lecture de vôtre Lettre a ocasioné.

Vous dites dès le comencement de la Lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'adresser, que *vous êtes dans l'opinion que l'insuffisance de la Raison, & la Nécessité de la Revelation, sont, quant à leur preuve, un mystère pour le Public.* Vous entendés sans doute par le *Public* la généralité des Hommes, car vous ne faites aucune exception. Mais,

---

\* Pour ne pas être long, je ne répons pas à toutes les Objections de l'Anonyme, je me borne aux principales : Il est facile au Lecteur de répondre aux autres. Par exemple, il dit page 586, que la Religion Payenne & la Religion naturelle ne sont pas la même, & que l'une n'est pas responsable des égaremens & des Vices qui se comettent dans l'autre. Il est vrai, que la Religion naturelle & la Religion Payenne ne sont pas la même ; mais les Vices & les égaremens de celle-ci sont venus de l'imperfection & de l'insuffisance de celle-là, qui avoit besoin de guide & de frein.

MONSIEUR, y pensez vous bien, & voïés vous toutes les conséquences dangereuses de votre principe ? Il ne tend pas à moins qu'à nous jeter dans le pyrrhonisme le plus affreux. S'il est vrai que la Raison soit insuffisante & que la Révélation soit obscure, quels guides aurons nous pour nous conduire, & nous faire discerner la Vérité de l'Erreur ? Si ces deux flambeaux sont éteints, nous resterons nécessairement dans les ténèbres, & rien ne pourra les dissiper. Mais sommes nous condamnés à n'en sortir jamais & à ne voir jamais le jour ? Espérons mieux de la bonté & de la sagesse de notre Créateur : Il ne nous a pas mis sur cette Terre, pour nous laisser dans l'égarément d'un Labyrinthe dont nous ne pourrions voir l'issue, & pour être les jouets de mille opinions, dont nous ne pourrions conoitre la fausseté. La source de la Lumière & de la Vérité ne nous abandonera pas aux ténèbres & à l'erreur. Cette source divine peut nous éclairer & se communiquer à nous, sans s'épuiser ; j'atens tout de sa puissance & de son équité : Je ne veux point d'autre *Maitre* que le Suprême Législateur : Je l'écoute avec respect & avec docilité, lorsqu'il parle par la voix de la Raison, de ma Conscience & de l'Écriture Sainte. Je ne çrains point que celui qui est la Vérité même, veuille me tromper, & j'ai

une parfaite confiance dans ses promesses.

Mais, ajoutez-vous, si nous manquons de certitude sur les perfections de Dieu, que deviendra la Révélation ? Mais peut-on en manquer de certitude ? Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour dissiper nos doutes à cet égard. Les perfections de l'Être suprême se manifestent de tout côté, soit qu'on contemple le Monde physique, soit qu'on considère le Monde Moral. *Les perfections infinies de Dieu, savoir sa puissance éternelle & sa divinité se font voir come à l'œil, dans la contemplation de ses Ouvrages, . . . ce qui rendoit les Payens inexcusables.*

Les Hommes, tout défectueux, tout corrompus qu'ils soient, ont cependant quelques Vertus ; quelques foibles ébauches des Perfections divines. Celui qui les a créés ne les posséderoit-il pas dans toute leur plénitude ? L'Ouvrier n'est il pas plus excellent que son Ouvrage, & fort au dessus de lui ? N'en doutons point, si les Mortels ont l'idée de la Justice & des autres Vertus que leur prescrit le Créateur, ils lui doivent une idée si excellente, si conforme à l'ordre, à leur bonheur, & à celui de la Société. Elle est trop générale pour être l'ouvrage de l'ignorance ou du caprice. Vous même, MONSIEUR, vous semblez convenir, qu'on peut trouver dans les Facultés de nôtre Ame, & dans la

voix de la Conscience, des *notions* certaines de la différence essentielle qu'il y a entre le Vice & la Vertu. Ces *notions*, qui étoient presque éfacées, ou du moins fort défigurées chez les Payens, suffisoient pour nous élever aux perfections sublimes de l'Être Suprême; elles en dérivent, come un Ruiffeau coule de sa Source. Quoique la Vertu soit belle & utile en elle même, elle tire un nouvel éclat de sa conformité avec les Perfections de Dieu, qui est souverainement Saint, qui a fait conoitre aux Hommes la Vertu, & qui leur ordonne de la pratiquer & de fuir le Vice. La Révélation a donné plus de force & d'efficacité à ses Préceptes, en les munissant de promesses & de menaces. Elle est elle même établie sur une base bien solide, puisqu'elle a pour fondement la *Véracité* de l'Être Eternel. Quand elle n'auroit fait qu'ajouter à la Religion naturelle des idées plus nobles & plus pures des Perfections divines, nous lui aurions les plus grandes obligations. Il est vrai que sur cette Terre nous ne pouvons avoir que des notions défectueuses, de la nature, de l'étendue, du nombre, & de l'accord des Perfections de l'Être Suprême; mais ce que nous en connoissons suffit pour nous remplir d'amour, de respect & d'admiration.

Qui peut savoir de Dieu la nature & l'essence,  
Mesurer sa grandeur, conoitre sa puissance,

Et de l'Être infini fonder la profondeur ?

L'Esprit se perd dans cet abîme.

Un mystère si beau, si grand, & si sublime,

N'est connu que de son Auteur.

Voilà, MONSIEUR, tout ce que je vous dirai sur vos Remarques, dont quelques unes m'ont paru judicieuses. J'ai été surpris agréablement en les lisant ; je craignois d'y trouver des injures, qui certainement ne convertissent & n'instruisent personne ; & j'y ai trouvé des raisons, qui peuvent éclairer. Il est vrai qu'il vous est arrivé ce qui arrive à plusieurs Ecrivains, qui ont du Génie, c'est que dans la chaleur de la composition, on va quelquefois plus loin qu'on ne veut, & l'on ne ménage pas toujours les termes, mais quand l'intention est bonne, il y auroit trop de délicatesse à les prendre en mauvaise part.

Il me paroît encore, car quoi que je n'aie pas l'honneur de vous connoître, vous me permettrés de vous écrire come à un Ami & de vous parler avec franchise ; qu'il y a des endroits dans vos Remarques, qui ne sont peut-être pas assez clairs, & assez nettement expliqués, telle est la Note, qui est au bas de la page 583 ; à cet égard je pourrois vous dire ce qu'HOMERE met je crois dans la bouche de DIOMEDE combattant contre APOLLON,

Grand Dieu, rens nous le jour, & combats contre nous.

Ce défaut est celui de quelques Théologiens, qui ont combattu les Incrédules. Pour infirmer, pour convaincre, il faut éclairer & s'exprimer avec la plus grande netteté. Non seulement, il faut nous entendre; il faut encore, qu'on ne puisse pas ne pas nous entendre. La Vérité gagne toujours à être proposée avec clarté & précision. Cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'il est plus facile d'exposer ses doutes, que de les résoudre. Mais plus la difficulté est grande, plus il faut faire d'efforts pour la surmonter. Je ne me flaté pas d'avoir répondu à toutes vos objections \*, mais je ne crains point que la bonne cause y perde rien, & que la différence d'opinion mette de l'éloignement entre nous. Le même but nous rapproche. Le parti que je soutiens peut avoir des défenseurs plus habiles que moi. Telle difficulté arrête un Esprit borné, qui n'arrête pas un Génie plus éclairé & plus étendu. Il y a même des Objections auxquelles on ne peut répondre d'abord, quoique l'on en sente bien la foiblesse & la fausseté. Je suis persuadé, que vous

---

\* Lors même qu'on ne pourroit pas tout expliquer, ni répondre à tout, le Christianisme n'en seroit pas moins certain.



auriez pû aisément répondre vous même , à celles que vous m'avez proposées , car je crois que vous n'êtes pas moins convaincu que moi des grandes Vérités de la Religion Chrétienne : Elle n'en paroît pas moins belle , pas moins utile , malgré les petits nuages qu'on croit y apercevoir. Les Incrédules ont bien tort de s'applaudir de leur prétendu triomphe : Lors même qu'ils auroient le malheur de vaincre leurs adversaires, leur funeste victoire tourneroit certainement à leur préjudice, puisqu'elle romproit la seule digue, qui puisse arrêter le torrent des Vices, assurer nôtre repos & celui de la Société : Elle ne sera qu'un cahos si vous détruisez la Religion.

J'ai essayé de chercher les causes qui ont multiplié de nos jours le nombre des Incrédules. Outre la corruption du Cœur , la force des passions , l'orgueil qui cherche une fatale distinction , qui veut se faire un sort indépendant de la Divinité , & se soustraire à ses ordres ; je trouve encore qu'on leur a fourni des prétextes spécieux , en donnant à la Vérité même les apparences de l'Erreur , & en mêlant à ses préceptes si purs , si salutaires & si conformes à la Raïson , les Rites & les Comandemens que l'Intèrèt & l'Imagination des Homes ont inventés. On trouve encore dans l'Écriture Sainte des Prophéties dont le sens est douteux , & l'accomplissement

incertain ; des allusions qui ont rapport à certains faits , ou à certains usages antiques , qui nous sont inconnus ; des figures & des pensées mal traduites & mal expliquées ; des Paraboles qu'on prend à la lettre & à la rigueur , au lieu de les interpréter par d'autres , plus conformes à la Raison : En voilà assez pour éloigner certains Esprits de la Religion Chrétienne. Par exemple ce Passage , *il n'est pas plus facile au Riche d'entrer dans le Royaume des Cieux , qu'à un Chameau de passer par le trou d'une aiguille* , doit s'expliquer favorablement. J. CHRIST n'a jamais condamné absolument les richesses ; mais il veut que les Riches en fassent un bon usage , n'y soient pas trop attachés , les perdent sans regret & préfèrent les biens du Ciel à ceux de la Terre. Ce Sage Législateur n'est pas venu pour ébranler & renverser l'ordre civil & politique , mais pour l'affermir sur les plus solides fondemens. Cela paroît par cet autre passage , *Rendez à César ce qui appartient à César , & à Dieu ce qui appartient à Dieu*. Le sens en est parfaitement clair , parce qu'il renferme une Vérité importante. Pour rendre à César ce qui lui appartient , il faut avoir de quoi payer les Impôts , & respecter son autorité. Mais il faut aussi rendre à Dieu l'hommage qui lui appartient , come à notre Créateur & à notre Maître suprême.

## E S S A I

Sur ces mots, *Examinés toutes choses, & retenés ce qui est bon.*

**J**E ne me propose que de faire quelques réflexions sur ces paroles, qui méritent une attention particulière.

Voions ce qu'on doit entendre par *examiner*, & ce que renferme ce mot : De quelle manière il faut examiner : Quels sont les objets, & quel est le but qu'on doit se proposer dans cet examen. Il sera aisé ensuite de conclure, qu'un tel examen, fait sagement, & dans de bones vües, ne peut que nous procurer de grands avantages ; puisqu'il nous porte à retenir ce qui est bon, qu'il nous donne de la justesse, & augmente nôtre pénétration.

L'examen suppose nécessairement de l'intelligence & de la liberté, de la part de celui qui examine. De l'intelligence pour distinguer le vrai du faux, le vraisemblable même, de ce qui n'en a que l'apparence, & pour discerner les divers degrés de cette vraisemblance\*. Il faut de la liberté pour

---

\* Nous ne pouvons être certains de la vérité d'une Doctrine, ou d'un Système, sans l'avoir examiné nous même ; nous ne pouvons de même con-

pour pouvoir choisir entre le juste & l'injuste, & pour porter son jugement sur les choses qui en sont l'objet. L'Examen n'est proprement que la recherche de la Vérité, mais pour y réussir, il faut la désirer, l'aimer sincèrement, & la chercher avec attention & sans partialité. On doit encore examiner toutes les faces de l'objet qu'on souhaite de conoitre, du moins autant qu'il est possible de les considérer, car il est des objets trop étendus, trop vastes, pour en découvrir tous les côtés; mais alors, il ne faut décider que de ce que l'on voit, suspendre son jugement sur ce qu'on n'aperçoit qu'obscurément, & ne se déterminer qu'après que l'évidence s'est montrée, & a prononcé l'oracle elle même. Plus on multiplie ses idées, plus on les étend & mieux on les conçoit, parce qu'elles s'éclairent les unes les autres.

Il y a des choses qui sont soumises à notre examen; il y en a d'autres, qui ne le sont pas: Elles ne sont point d'une nature à être

---

danner une opinion sans avoir des preuves de sa fausseté. La persuasion doit naître de l'évidence, & nulle évidence sans examen. Que diroit-on d'un Juge, qui condamneroit l'une des parties, sur de simples présomptions; & sans avoir lû, ou entendu ses défenses? Pour bien faire cet examen, il faut se servir des règles qui sont propres à chaque Science.

contées, dumoins sur cette Terre; elles sont intellectuelles, & trop hautes pour nous. Telles sont la nature de nôtre Ame, soit union avec le Corps; la Liberté, & les moiens de la concilier avec la Prescience divine. Il y a & dans la Nature, & dans la Grace des mistères, qui sont des secrets pour l'Home, & qu'il n'est pas en nôtre pouvoir de pénétrer. Ce sont des Abimes qu'on ne peut sonder.

Il y a des choses qui peuvent être contées, mais pour parvenir à leur conoissance, il faut des moiens propres à nous y conduire. Un Ouvrier a besoin d'outils & d'instrumens pour operer; le meilleur Artisan ne peut réussir s'il en est dénué. Il en est de même du succès de l'examen\*; il dépend quelquefois du bon état de nos organes: Un Aveugle ne sauroit découvrir les couleurs; elles existent, mais il faut des yeux

---

\* Mais quel parti prendre lorsqu'après un examen fait atentivement l'évidence semble se refuser à nos recherches? La Prudence veut alors qu'on suspende son jugement & que pour décider on atende une plus grande lumière. Il en est de même quand les raisons se balancent de part & d'autre, & laissent l'Esprit en équilibre. Il en est encore de même quand la Question nous paroît obscure & embarrassée, malgré les soins qu'on se donne à la réduire dans les termes les plus clairs.

pour les voir & les distinguer. Il y a aussi des connoissances, dont l'examen dépend de certains principes & de certaines règles particulières. On ne peut trouver la solution d'un problème de Géométrie, si l'on n'a jamais étudié cette Science; de même qu'un Homme, dont la vue est courte & bornée, ne sauroit voir distinctement des objets éloignés.

Parce que nous venons de dire, on voit que l'Examen n'est proprement que l'application de nos Sens & de notre Raison à des choses qui y ont relation, qui sont de leur ressort, à leur portée & à leur usage. Ce qui ne l'est pas, ou ne mérite pas notre attention, ou nous ne sommes pas obligés de les étudier.

On doit encore examiner les diverses relations que les objets ont entr'eux, & avec nous, pour étendre ou resserrer leurs effets, selon nos besoins, diminuer ou augmenter leur impression, selon leur force & notre devoir. Les conséquences qu'on peut, & qu'on doit tirer de ces principes, c'est que s'il est permis d'examiner, s'il est même de notre devoir de le faire, il faut cependant se défendre sévèrement ce qui est au dessus de nous, & que Dieu n'a pas voulu soumettre à notre Examen sur cette Terre\*.

---

\* Il est en effet des choses que nous croïons,

Il faut de même éviter des Questions trop curieuses, obscures, qui font naitre des disputes & des quèrelles sur des choses peu importantes, & qui ne nous rendroient ni plus habiles, ni meilleurs. L'Examen doit avoir pour but de nous rendre ou plus sages ou plus heureux : Des opinions vaines & chimériques ne méritent pas nôtre attention ; nous devons la fixer sur ce qui en est digne ; ne nous point prévenir, nous délier des préjugés, des coutumes, des leçons de nos Maitres, enfin de tout ce qui peut nous tromper, nous séduire, & nous jeter dans l'erreur. Mais après avoir fait tout ce qu'il faut pour parvenir à la Vérité & pour la trouver, nous cessons d'être coupables si nous nous trompons malgré nous. Nous prenons un banc de Sable pour une Isle, parce qu'il en a l'aparence ; mais nous pouvons nous y reposer jusqu'à ce qu'il chan-

---

non sur un Examen exact de ces choses, parce que nous ne pouvons le faire, n'étant pas à nôtre portée, come on l'a montré dans l'Essai sur la Nécessité de la Révélation ; mais nous les croions, parce que nous les trouvons clairement révélées dans l'Écriture Sainte, autrement nôtre croiance ne seroit fondée sur aucune raison. Elle seroit l'ouvrage du Caprice, du Préjugé, de l'Enthousiasme ou du fanatisme, ce qui ne sauroit produire une conviction véritable.

cèle & que son mouvement nous avertisse de son peu de solidité & de nôtre erreur. Ceux qui ont crû que le Soleil tournoit autour de la Terre, se sont trompés fort innocemment. Il en est de même de ceux, qui, étant hors d'état de mesurer la grandeur du Soleil, s'en fient aux apparences, & ne le croient pas plus grand qu'il le paroît. Tous les Homes ne sont pas obligés d'être des CASSINI, des DESCARTES, & des NEWTONS. Dieu n'exige pas au delà de de nos forces & de nos lumières. Il ne demande de nous qu'un degré de créance proportionné aux motifs de croire, & ne nous demandera pas compte des talens que nous n'avons pas reçus. Un aveugle n'a aucuns reproches à se faire de ne pas voir la lumière ou les couleurs.

En suivant la méthode qu'on vient d'indiquer, en considérant chaque partie de l'objet séparément, & les réunissant ensuite pour en examiner l'assemblage & les diverses faces; en réitérant plusieurs fois cet Examen, on avance plus lentement dans la route de la Vérité, mais on marche aussi plus sûrement, & l'on parvient enfin au but\*. On

---

\* Si l'on ne se sert de la voye de l'Examen, & que pour le faire avec ordre on ne se serve de cette Logique naturelle, qui est dans tous les Es-



a d'ailleurs cet avantage de graver plus profondément dans son esprit & dans sa mémoire ce que l'on a appris ; de se convaincre soi même de la certitude de ses connoissances, & de les retenir mieux. *Examinés toutes choses, & retenés ce qui est bon.* L'Examen est donc une espèce de coupelle par laquelle on peut distinguer le bon Or du faux.

*Examinés toutes choses.* Ce seroit un travail long, pénible, souvent infructueux. On seroit arrêté en chemin par mille obstacles ; on mourroit quelquefois à la peine. La Vie est trop courte, trop agitée par les Passions & par les besoins, pour pouvoir examiner toutes choses ; aussi ne faut-il pas prendre cette expression à la lettre, & à la rigueur ; il faut la prendre dans un sens plus naturel & plus général : Ces termes signifient proprement, *examinés ce qui vous est utile & avantageux.* Cela paroît par ce qui suit, & *retenés ce qui est bon.* Mais ce qui nous est utile & avantageux, n'est pas seulement le nécessaire aux besoins du Corps, mais encore ce qui est nécessaire aux besoins de l'Âme, savoir la connoissance de la Vérité

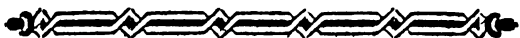
---

prits, & qui consiste à analyser avec soin une Question ; à passer par degré du simple au composé, &c. on ne parviendra jamais à l'évidence ; on croira les Vérités de l'Évangile, come un Mahométan croit les rêveries de l'Alcoran.

& de la Vertu. Il est bon même de conoître le Vice & l'Erreur pour les éviter. Cette tache que Dieu nous impose, n'est point impraticable : Elle est conforme à la noblesse de nôtre destination, propre à nous conduire au bonheur, & à nous en assurer la possession ; par là nous éviterons la tyrannie de l'Erreur & des Passions, & nous ferons un légitime usage de nôtre Raison, & de notre Liberté. La route de la Vie humaine est semée d'Ecueils : Ce n'est qu'en étudiant les Vents, & en faisant usage de la Bouffole, qu'on peut éviter le naufrage.

Mais lorsqu'on a une fois reconu ce qui est juste & bon, quand par un examen fidèle & attentif, on est convaincu de la vérité & de la certitude de ce qu'on a examiné avec soin, il faut le retenir, quoi qu'il en coute. La félicité est à ce prix ; les promesses, les menaces, les tourmens même ne doivent pas nous ébranler. Il faut garder ce précieux dépôt au péril même de la Vie.





## TROISIEME LETTRE

*Sur les Equivoques de la Langue Hébraïque.*

MESSIEURS,

**L**ES ellipses, ou mots sous-entendus, dans la Langue Hébraïque, ont aussi contribué aux défauts de nos Versions, & cela en deux manières. Quelquefois nos Interprètes ne se sont pas aperçus, qu'il y eût des ellipses dans le Texte, & par conséquent ils n'ont point exprimé les mots sous entendus. Quelquefois aussi, aiant bien senti qu'il y avoit dans l'Original des ellipses, ils ont suppléé, dans leurs Versions, des mots très diférens de ceux que les Auteurs sacrés avoient dans l'esprit.

Dans le soixantième Chapitre d'ISAÏE, Dieu s'adressant à la nouvelle Jérusalem lui dit : „ (18) On n'entendra plus parler de „ violence dans ton país, de ravage & de „ destruction dans tes contrées. Tu apelleras „ alors *ma* protection tes murailles ; car *ma* „ louange *réventira* dans tes portes ”. Si nos Interprètes avoient senti, que le verbe *réventira* étoit là sous entendu, ne l'auroient-ils pas exprimé, come l'a fait la Version de

Mons (\*)? Auroient ils traduit, *Tu apelleras tes murailles, Salut; & tes portes Louiange?*

Mais on est bien tombé dans un plus grand défaut, quand aiant senti, qu'il y avoit dans l'Original des ellipses, on les a mal remplies dans les Versions; puis qu'en supléant d'autres mots, que ceux qui sont sous entendus, on a substitué aux vraies idées du SAINT ESPRIT, des imaginations humaines, de pures chimères. Dans le Psaume quatre vingt-douzième, le Messie dit, avec une satisfaction ravissante. „(12) Mon œil voit *des Conversions* chez mes énemis; mes oreilles entendent des amis parmi ceux qui s'étoient élevés contre moi”. Au lieu de ces belles & saintes paroles, que lisons nous dans la Version de Genève? Ces mots si peu édifiants: *Mon œil verra en ceux qui m'épient, & mes oreilles entendront, ce que je désire, touchant les malins (†) qui s'élèvent contre moi.* Mais qu'est ce que le Psalmiste desire, selon cette Version, de voir & d'entendre? Ne font ce pas *les coups de la vengeance divine sur ses envieux*; come on le dit en termes exprès, dans

(\*) *Note des Edit.* Nous croions que cette Version est plus connue sous le Nom de son Auteur, M. DE SACY.

(†) Le même mot hébreu qu'on traduit ici *des gens malins*, signifie aussi *des compagnons, des amis*, Jug. XIV. 11. & ailleurs.

les vers qu'on nous fait chanter, par dévotion? Comment concilier cela, avec l'ordre d'aimer nos énemis, de bénir ceux qui nous maudissent, & de prier pour ceux qui nous courent sus & nous persécutent?

Pour ne laisser, si je puis, aucun doute, sur la justesse & la nécessité de la correction que je propose ici, je vai doner une nouvelle traduction de tout cet excellent Cantique.

» (1) Psaume à chanter, au jour du repos  
» de Dieu (\*).

» (2) Il est avantageux, d'avoir loué l'E-  
» ternel, & d'avoir chanté à la gloire de ton  
» Nom, ô Dieu Très-haut; (3) d'avoir  
» anoncé au matin ta miséricorde, & pen-  
» dant les nuits d'affliction, ta fidélité; (4) aux  
» Souverains d'un Monde enrichi, ou plutôt  
» aux Souverains d'un Monde insensé, aux  
» Souverains auxquels on a parlé, dans une  
» espèce d'illumination.

» (5) Come tu m'as réjoui, ô Eternel,  
» par ton œuvre, je chante de joie parmi les  
» ouvrages de tes mains [†]. (6) Qu'ils sont

(\*) Voiez Hébr. IV. 9.

(†) Que faut il entendre ici, par l'ouvrage des mains de l'Eternel? Ne sont ce pas ses Ministres & ses Adorateurs fidèles? Dieu lui même les désigne sous ce nom, quand il dit à la Nouvelle Jérusalem: Pour ton Peuple, le rejeton de sa plante, l'ouvrage que j'aurai formé de mes mains pour me glorifier, ils

„ grands, tes ouvrages, ô Eternel ! Tes vues  
 „ étoient infiniment profondes. (7) L'Homme  
 „ ardent à *persécuter* n'en avoit point de co-  
 „ noissance, & l'insensé ne comprenoit point  
 „ ceci ; (8) lorsque les Méchans fleurissoient  
 „ come l'herbe, que tous les ouvriers d'ini-  
 „ quité s'épanouissoient alors, pour être flê-  
 „ tris par mes Témoins constans.

„ (9) En éfêt, c'est toi, ô Eternel, qui  
 „ seras à toujours le Très-haut. (10) Car  
 „ voilà tes énemis, ô Eternel ; car voilà tes  
 „ énemis, qui vont disparoitre ; tous ceux  
 „ qui comettent l'iniquité, se dissipent,  
 „ (11) puisque dans mon état de vieillesse,  
 „ (\*) tu relèves, selon les *prédications des Pro-*  
 „ phètes, ma Puissance, avec le *Secours de*  
 „ l'huile de l'Olivier verd [†], (12) de forte

*seront tous justes, & ils posséderont éternellement la terre. Le moindre d'entr'eux, cróitra jusqu'à mille personnes, & le plus petit deviendra un grand Peuple. C'est moi l'Eternel, qui ferai cela promptement, quand le tems en sera venu. ISA. LX. 21, 22.*

(\*) Qu'est ce que le MESSIE veut désigner ici, par son *état de vieillesse* ? N'est ce point la decadence & le deperissement aparent de sa vraie Eglise, au tems de l'*apostasie*, dont parle St. PAUL, 2 *Thess.* II. 3.

(†) L'*huile de l'Olivier verd* ne signifie-t-elle pas ici, les Ecrits pleins d'onction, que les Personnes intelligentes & pieuses composeront, à la lumière des lampes, pour affermir la foi de leurs frères chance- lans, & relever de leur chute, ceux qui seront tom-

que mon œil voit *des Conversions* chez mes  
 ennemis ; que mes oreilles entendent des  
 amis , parmi ceux qui s'étoient élevés  
 contre moi.

„ (13) Le Juste fleurit come le palmier :  
 „ Il s'élève come le cèdre du Liban. (14)  
 „ Ceux qui sont plantés dans la Maison de l'E-  
 „ ternel , fleurissent dans les Parvis de nôtre  
 „ Dieu. (15) Ils portent encore du fruit dans  
 „ la vieillesse la plus avancée ; ils sont pleins  
 „ de sève , & conservent leur verdure ; (16)  
 „ pour faire conoitre , que l'Eternel mon  
 „ rocher est équitable , & qu'il n'y a en lui  
 „ aucune ombre d'injustice.

Agréés , MESSIEURS , les sentimens d'esti-  
 me , avec lesquels je suis , &c.

Le 11 Janvier  
 1760.

PHILOGRAPHE.

bez ? JEREMIE nedit-il pas , à la Jérusalem devenue  
 infidèle ? *L'Eternel t'avoit nommée l'Olivier verd,  
 au très-beau fruit. Au bruit d'un grand tumulte,  
 il s'est allumé un feu dans ses feuilles, & ses branches  
 ont été rompues.* JER. XI, 16.





A Mr. J. L. R.

*Sur la crainte de la Mort.*

**I**L n'y a personne assez stupide pour ignorer qu'il faut mourir un jour ; cependant quand on approche de la Mort, on recule, on tremble, & on gémit. Pourquoi répandre des pleurs ? Vous aurés le même sort que toutes les Créatures du monde ; vous aboutirés à la même fin.

Ici bas tout ce qui respire,  
 Subit la Loi du destin rigoureux ;  
 Rois, Sujets, de la Mort reconnoissent l'empire,  
 Et vont se rendre au même lieu.  
 Tôt ou tard la main de la Parque,  
 Tranchera le fil de nos jours ;  
 Et le Nocher du Stix dans sa fatale barque,  
 Nous conduira chés Pluton pour toujours.  
 C'est une Loi comune à la race des Homes,  
 C'est un arrêt du sort,  
 Que tout ce que nous sommes,  
*En començant de naître est soumis à la Mort.*

Oui, vous êtes né sous cette condition ; vous n'éprouverés en cela que ce qui est arrivé à vôtre Père, à vôtre Mère, à vos Ancêtres, à tous ceux qui vous ont précédé, & à tous ceux qui vous suivront. Quelle  
 foule



seule de mortels sont prêts à vous suivre!  
Combien d'autres expireront avec vous!  
Que de milliers d'Hommes, en cet instant où  
vous craignés de mourir, rendent les der-  
niers sours de différentes manières!

Nous devons nous préparer dès l'enfance  
à paroître indifférens pour la Mort, car son  
arrêt est certain & le jour de l'exécution ne  
l'est point.

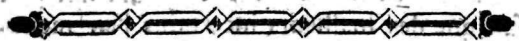
La Mort n'éfraie point le sage, parcequ'il  
fait que des malheurs incertains l'en mena-  
cent tous les jours, & qu'elle ne peut être  
fort éloignée, vû la briéveté de la vie humaine.  
La Nature nous a doné l'usage de la vie come  
d'un Trésor, sans fixer aucun Terme: Quel  
sujet avés vous de vous plaindre, quand elle  
veut vous la retirer? Est ce à d'autres con-  
ditions que vous l'avés reçûe? Mais quel  
est l'âge de l'Home que l'on peut appeller  
long? Qu'y a-t-il chés lui de durable?

Mettons nous au dessus de toutes les ex-  
travagances de la foiblesse humaine, & faisons  
consister le bonheur de la vie, dans la no-  
blesse & l'élévation de l'Ame, dans le mépris  
universel des accidens de la vie, & de la mort  
même. Mais aujourd'hui nous sommes si fort  
amolis par des sentimens laches & éféminés,  
que si la mort vient nous surprendre plutôt  
que nous ne l'attendions, nous nous croions  
dépouillés de je ne fais quels biens, qui nous

paroissent considérables. Si nôtre esprit, toujours flotant entre l'espérance, le desir & la crainte, est en proie à de continuelles alarmes & à de vives inquiétudes, que d'atraits ce départ de la vie ne doit il pas avoir pour nous, puisqu'il termine toutes nos agitations & nos soins dévorans?

L\*\*\*\*\*

M. Em. R.



## SECOND EXTRAIT

*Tiré du Traité des premières Vérités du Père BUFFIER, Jésuite\*.*

QU'est-ce que l'on doit penser de la Matière, dit ce Père? Je répons en trois mots. 1°. Sa constitution intime & physique nous est inconnue; nos sens n'y atteignent point. 2°. Ses qualités les plus sensibles sont l'im-pénétrabilité, la mobilité, la quantité. 3°. Son caractère le plus distingué, & qui peut passer pour son Essence métaphysique & représentée, c'est de pouvoir devenir successi-

---

\* Voyez le premier Extrait Journal Helvétique Décembre 1759. L'Auteur s'est presque borné à copier ce qui lui a paru de meilleur & d'essentiel dans l'Ouvrage du Père BUFFIER, laissant ce qui lui a paru trop abstrait.

vement différentes fortes de Corps, & peut-être toutes fortes de Corps, selon les diverses formes dont elle est susceptible.

Le *peut-être* que j'ajoute, n'est pas si indifférent que plusieurs se l'imaginent, en supposant, come ils font, que toute partie de matière peut naturellement devenir par le moïen de la différence du mouvement & de la figure, toutes fortes de Corps. La vraisemblance est de leur côté, mais l'évidence n'y est pas; car enfin, est-il évident que toute partie de matière soit naturellement susceptible de toute sorte de mouvement ou de figure, & qu'il n'est pas certains Atomes, de telle constitution qu'ils soient, incapables d'ateindre à la constitution de certains autres Atomes?

C'est ce qui me feroit croire que le *grand Oeuvre*, ou la transmutation des Métaux en Or, est impossible; car si chaque Métal a son caractère spécifique & immuable, il n'est pas possible de le changer en un autre. Aussi n'a-t-on jamais aporté aucune preuve manifeste d'un changement d'un Métal en Or.

Si nous ne connoissons pas les Corps, nous ne connoissons guères mieux la nature des Esprits. Voici ce que dit encore sur ce sujet le Père BUFFIER. On ne peut, dit il, prouver l'existence des Esprits & des Génies, ni par les lumières naturelles, ni par l'expé-

rience. Je crois, ajoute-t il, n'avoir rien vu ni entendu qui puisse engager un Esprit raisonnablement critique à juger, indépendamment des *faits révélés*, qu'aucun Esprit ou Intelligence mitoyenne le soit clairement manifestée. Tout ce qu'on raporte à ce sujet ne montre que des Evénemens merveilleux, & non des substances mitoyennes entre Dieu & l'Home. Ainsi, on peut attribuer ces effets ou à des impostures, ou à des forces extraordinaires de la Nature, ou plus sensément encore à l'Auteur même de la Nature, si la merveille particulière dont il s'agit est un bien, ou qu'elle porte au bien. Ainsi on n'est point, obligé par là d'admettre des Esprits mitoyens. A ne consulter que les Lumières naturelles, tout ce qu'on dit des Démons, des Sorciers & des Maléfices, doit nous être fort suspect\*.

Vous dites que je ne suis pas libre, & qu'il n'est pas au pouvoir de ma volonté de remuer ma main, ou de ne la pas remuer; mais il y a à parier cent contre un, que soit que vous gagiés que je leverai ma main dans

---

\* On pourroit faire diverses réflexions sur ce sujet. Il n'y a pas aparence que Dieu fasse aujourd'hui de nouveaux Miracles, ni qu'il permette l'aparition d'aucuns Esprits, bons ou mauvais. On peut voir sur les Aparitions un Essai dans le Journal Helvétique du mois de Fevrier 1753.

une heure, ou que je ne la leverai pas, je gagnerai la gageure, puisque je suis convaincu que j'ai le choix de lever ma main, ou de ne pas la lever.

Il ne sert à rien de rechercher en quoi consiste l'union de l'Âme & du Corps : Il ne sert pas d'avantage de chercher en quoi consiste la mémoire & les habitudes de l'Âme ; tout ce qu'ont voulu dire à ce sujet quelques nouveaux Philosophes n'étant qu'un jeu de l'Imagination. En effet, quand on a bien parlé des traces dans le Cerveau, qui se forment & s'enfoncent par le cours des Esprits animaux, & qui se retracent par un nouveau cours des Esprits, a-t-on rien éclairci ? Quel rapport ont des traces avec des images & des idées intellectuelles ?

Si le desir de l'Immortalité est chimérique, l'Auteur de mon être m'auroit trompé, en mettant en moi un desir insensé, qui n'aboutiroit qu'à ma peine & à mes regrets. Il auroit mis en moi une indication fautive de ma destination, & il m'auroit trompé dans le point le plus essentiel de ma vie ; ce qui est contraire à la vérité, à la sagesse & la sainteté de Dieu. Il est assez puissant pour remplir pleinement ce desir, que rien ne peut éteindre, & qui a pour objet une félicité si noble, si pure, & si convenable

à la nature de notre Ame\*.

Il n'y a point de proposition plus claire que ce principe, Tout ce que je vois où il se trouve de l'ordre & un ordre durable & constant, est pour cause d'une Intelligence : Que penser donc des Athées qui admettent un hasard, aveugle pour cause de l'Univers ?

Un Esprit judicieux doit regarder comme une sorte de Roman la plupart des Systèmes des Physiciens. On appelle Roman, en matière d'Histoire, les Ouvrages de conjecture, qui se font pour exposer ce qui a pu vraisemblablement être la cause ou l'effet d'un fait historique, avéré d'ailleurs. Il en est de même dans le Roman de la Physique. Ceux qui bâtissent des Hypothèses se bornent à de simples vraisemblances. Leur Edifice est fondé sur le Sable, le moindre Vent peut le renverser :

Un Système apparent que l'Étude produit,

Par un plus apparent très souvent se détruit.

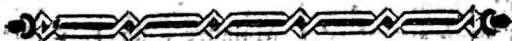
La Médecine ne peut avoir des règles fixes

\* On pourroit ajouter, que ce desir de l'Immortalité ne peut être l'ouvrage du Caprice & du Préjugé, puisqu'il est si général, & que les Impies même qui voudroient pouvoir l'étouffer ne le peuvent. Il y a fort apparence que ce desir est juste & naturel, car l'Homme ne desiré guères ce qu'il ne peut obtenir. Quel est l'Homme qui desiré de voler comme un Oiseau, & de nager comme un Poisson.

& infaillibles, parce qu'elles dépendent du tempérament des Malades, de l'air qu'il respire, des alimens dont il use, des Saisons &c. Tout cela varie sans cesse. Le Climat n'est pas le même ici qu'à *Londres*; une même Personne change de tempérament presque d'une année à l'autre.

D'ailleurs, les principes des Maladies, l'opération des Remèdes, est encore une énigme. La cause de nos maux est tantôt dans les solides, tantôt dans les liquides; come dans le sang, ou la lympe. Le plus habile Médecin ne peut faire que tatonner: Heureux s'il devine le mot de l'Enigme. Aussi rien n'est plus rare que de voir les Médecins réunis sur l'état d'une Maladie, sur sa cause, & sur les remèdes les plus propres. La Médecine est come une Loterie, heureux qui a de bons Billets.

La Jurisprudence est la Connoissance des Loix établies pour entretenir l'ordre & la paix dans la Société civile; mais come on interprète ces Loix fort différemment, elles causent souvent du trouble, & fait quelquefois plus de mal que de bien. D'ailleurs les Loix de différentes Nations se contredisent souvent, & chaque Peuple done la préférence aux siennes. L'Équité n'a pas assez de force ni de pouvoir pour décider du choix & terminer ce procès.



## L E T T R E

*D'un Misanthrope aux Editeurs.*

M E S S I E U R S ,

SI vous ne jugés pas à propos d'inferer mes Réflexions dans votre Journal , je suis assés Philosophe , ou plutôt assés orgueilleux, pour m'en consoler. Si vous vous en servés, vous me ferés plaisir ; car quoi que je haïsse les Homes, je n'en desire pas moins leur estime, & je ne suis pas assez Comédien pour affecter de mépriser ce que je recherche.

Je vois déjà ces aimables Sophistes, ces Auteurs profonds en bagatelles, baailer d'avance en lisant mon Afiche : Qu'ils me le pardone ; ne me sera t - il pas permis de les ennuyer , eux qui m'ont fait si souvent dormir ?

J'ai dit que je haïssois les Homes : M'en demande-t-on la raison ? Il fut un tems où je les crus tendres , généreux , fideles , vertueux en un mot, & je les aimois. Qu'ils sont diférens de ce que je m'imaginois ! Doit-on donc s'étoner de ce que la haine à pris la place des l'amour ?

O Home ! Apprend que ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à te haïr : Qu'il m'a



faſu voir d'ingrats, de perfides, de méchans pour te mépriſer ! Qu'il m'a faſu de tems pour ſurmonter les tendres mouvemens de mon Cœur ! Dieux ! Avec quelle ſenſibilité il entroit dans tes peines ! Avec quelle joie il partageoit tes plaiſirs ! A préſent même je ſens que je te hairois moins, ſi je n'étois dans l'impoſſibilité de faire des heureux.

L'Home ſe vante d'avoir la Raiſon ; mais de quelle utilité lui eſt elle ! Seroit ce à dompter ſes paſſions : Non ? c'eſt à les parer du maſque de la Vertu. Nous ſeroit-elle plus utile au de hors de nous ? Je le crois ; mais je crois pouvoir la comparer à une vapeur légère, qui s'aperçoit tant qu'elle rampe ſur la Terre, mais qui ſe perd dans l'immenſité des Cieux.

J'ai vû un Pédant militaire exercer ſes Soldats. Une bagatelle te mettoit en fureur ; un manque de régularité tout à fait frivole, le faiſoit crier à pleine tête. *C'eſt là l'eſſentiel*, diſoit-il. Oui, penſois-je, pour des Marionettes. Mais un peu de réflexion m'a fait rendre juſtice à cet Officier ; j'ai trouvé qu'il en étoit de même dans tous les états, où l'acceſſoire emporte toujours le fond de la choſe.

S . . . . devant moi parloit avec retenue. Il ſ'abſtenoit de ſes indécentes ordinaïres ; il ſembloit craindre mes regards ; on le lui fit apercevoir ; il rougit, & il me braya. Eſt

ce donc quelque chose de bien honteux, que de n'avoir pas perdu toute honte !

Entendés parler les Homes ; ils n'ont dans la bouche que ces noms sacrés, de Patrie, de Religion, de Liberté, de Devoir, d'Amour pour ses Concitoyens. Voies les agir, c'est un vil manège d'esclave, un bien méprisable est leur but. Bassesses, inhumanités, mauvaise foi, perfidies, tous chemins les y conduisent : Ils pensent, ou plutôt ils parlent en CATONS, ils agissent en RUFUS.

Un Courtisan médite la ruine de son Bienfaiteur. Il le voit, il court l'embrasser ; il redouble ses protestations d'amour & d'un parfait dévouement, Plus il est ingrat, plus il feint d'être reconnaissant, Tel est l'Home dans sa conduite avec la Vertu. Il semble ne lui rendre tant d'homages, que pour la trahir plus impunément.

J'entens déjà les cris que l'Home élèvera contre moi. Il me reprochera mon fiel ; & moi, je lui reprocherai ses bassesses, qui me l'ont donné.

Ah ! S'il étoit des Homes, come on nous en peint quelquefois ! Un BURRHUS, un ALVARES : Avec quelle vive joie je déposerois ma haine, pour reprendre mes premiers sentimens. Mais hélas ! Vaine illusion ! Auguste Vertu, ne seroit tu qu'une chimère ? O BRUTUS, pensa tu plus juste dans les plaines de *Philipes*, que dans le sein de ta Patrie ?

Avoir en horreur les méchans, c'est un trait qui caractérise l'Homme de bien ; haïr les Hommes semble exprimer la manie odieuse d'un Atrabilaire : Cependant chacun de nous se plaint que les Hommes sont méchans ; c'est un cri unanime, & nul ne le peut souffrir dans la bouche d'autrui. La raison en est évidente ; quand nous nous plaignons de la dépravation du Cœur des Hommes, nous nous exceptons intérieurement, & nôtre orgueil y gagne ; mais il se révolte contre un Censeur, parce qu'il nous confond parmi ceux qu'il condamne, & qu'il semble s'excepter lui-même.

Une grande preuve que les Hommes sont méchans, c'est que le Politique qui en a pensé le plus mal, qui avance même qu'il est impossible qu'on puisse être vertueux dans le monde, sans y périr, & qu'il falloit de nécessité que les Princes, c'est à dire, les Pères de la Patrie, fussent des scélérats ; cet Auteur, dis-je, a passé, & passe encore pour le plus vrai & le plus excellent des Politiques : *Il n'a pas peint les Hommes, dit VICQUEFORT, tels qu'ils doivent être, mais tels qu'ils sont.*

MACHIAVEL, dit un Homme d'esprit, est un Scélérat dans la Théorie ; mais un grand Homme dans la Pratique (\*).

---

(\* ) Testament Polit. de Car. Alberoni, Préface.

Que le SALOMON du Nord prodigue au Politique *Florentin*, les noms de Docteur du Crime, & de Précepteur des Tirans ; qu'il le décrie par sa Conduite, plus encore que par ses Ecrits, c'est un exemple particulier, qui ne peut servir de règle pour le général. Est-il beaucoup de semblables Héros, & les Humains ne feroient ils pas trop heureux, s'ils avoient toujours de tels Maîtres ?

Parmi nous, ce Nom de SALOMON semble exprimer la Sagesse même ; mais les flatteurs l'ont bien souvent deshonoré. Ceux qui le donèrent à JACQUES & à PHILIPPE étoient de vils Adulateurs, ou en avoient une bien petite idée.

JACQUES I fut déplacé sur le Trône. Il eut brillé sur les Bancs de la Sorbone ; il fut ridicule armé du glaive. Un Auteur l'a peut-être bien caractérisé en disant, que c'étoit un Sage Fou.

PHILIPPE II, impudique & mal faisant tant qu'il put l'être, soupçonneux, hypocrite & cruel en tout tems, ne mérite pas mieux le nom de Sage qu'on lui a donné. A le considérer sous une certaine face, c'est un grand Roi : Sous une autre, c'est un Tiran : Sa Force & ses Vertus étoient dans son Esprit : Sa Faiblesse & ses Vices dans son Cœur. Aussi, tandis que quelques uns voioient en lui le SALOMON de l'Espagne, d'autres le regardoient

come le Démon du Midi. Pendant sa vie il jouit sans remords d'un bien usurpé (\*): A sa mort il ordone à son Fils de le restituer. Aparamment qu'il s'imaginat, qu'on ne respecteroit pas mieux ses dernières volontés, que lui même ne respecta celles de son Père. En ces fortes de cas, come en beaucoup d'autres, l'intèret l'emporte toujourns sur la justice.

*Que le Métier de Roi est pénible, est dur,* écrivoit PHILIPPE à un Ami, & il avoit raison quant à lui. Mais pour une Ame bienfaisante & généreuse, pour un Roi amateur de la Paix & du bonheur de ses Sujets, c'est un Métier pénible, mais bien doux.

L'Histoire de PHILIPPE II, qui alors donoit le branle à presque toutes les Affaires de l'Europe, est digne de la Plume d'un SALLUSTE. Quelle multiplicité d'événemens intéressans! Quelle variété prodigieuse de caractères! Traits d'une Politique profonde & sure; Manège d'une Politique raffinée & cruelle, fausse dans sa source & dans son objet; Actions d'une Vertu sublime & courageuse, d'autant plus frappantes, qu'elles brillent dans un tems de fureur & de superstition: Tout y frappe, tout y est instructif & porte un caractère intéressant & plein de grandeur.

---

(\*) Le Roïaume de Navarre.

Quelle extravagante superstition, que celle des Anciens avec leurs Présages pué-  
 riles ! Lors qu'ALEXANDRE marchoit contre les *Thebains*, ils frémissent, parce qu'une toile d'Araignée, qui étoit blanche au tems de la Bataille de *Leuctres*, parut noire alors. On croiroit qu'on a voulu calomnier les Hommes, en leur attribuant ces sottises, si nous n'en voions encore des exemples parmi le Peuple.

Peut on souffrir, dans un Professeur de Rhétorique, ces expressions si basses & si mauvaises : *Il fut innocenté ; suivre ses errements &c.*

Cette Réflexion n'est elle pas bien vraie, *Quand tu conserverois ta Vertu, disoit GALBA à PISON, ceux qui t'aprocheront perdront la leur ?*

„ Si nous avions la Vue plus perçante dit  
 „ l'Abé NOLLET, plus capable de distinguer  
 „ les petits objets, nous ne verrions la plus  
 „ belle peau & la plus unie, qu'avec dégour,  
 „ parce qu'elle nous paroîtroit pleine de tu-  
 „ bérosités”. Quel puissant motif pour nous  
 faire admirer la profonde sagesse du Créateur ?

Ne devons nous pas le titre de Bienfaiteur du Genre-humain à cet Homme utile, qui nous a prît que les Lettres de l'Alphabeth se peuvent combiner en 25852016738884976640000 de façons :

J'appellerois volontiers les Dialogues de FONTENELLE, & quelques autres come celui de *Mandrin* & de *Mahomet*, des abus de l'Esprit ;

la justesse n'en fait pas le caractère; ce n'est qu'ingénieux. On pouroit comparer dans ce goût là CATON & CLODIUS. Ce n'est pas que je prétende décider si MAHOMET étoit un Héros ou un Brigand, un sage Législateur, ou un Usurpateur injuste. Il pouvoit être tout cela; mais il me semble que dès qu'il est révééré d'une grande partie des humains, qui le regardé come leur Bienfaiteur, leur Modèle & leur Juge, il doit être sous de certains rapports & pour bien de raisons, sacré aux Philosophes; l'on doit respecter les erreurs des Homes, quand elles ont des fondemens aussi respectables que la Réligion.

J'éprouve tous les jours avec douleur que c'est avec raison qu'on a dit, „ *Que nous n'a-*  
 „ *vous qu'un extérieur trompeur & frivole; de*  
 „ *l'Honneur sans Vertu, de la Raison sans Sagesse,*  
 „ *du Plaisir sans Bonheur.*

Si quelqu'un me pouvoit faire aimer les Homes, c'est ROUSSEAU. Quel caractère noble & admirable! Mettés le à la tête des Affaires publiques, c'est un ARISTIDE ou un CATON. Il semble né pour orner le Temple de la Vertu. Cependant il n'est si petit Champion Litteraire, qui ne veuille s'illustrer en lui donant un coup de bec. Tous crient au Paradoxe. Sages Zélateurs de la Raison, je vous aprouve; vos Discours sont excellens; mais je ne fais par quelle fatalité ils sont si

salutaires pour le sommeil, tandis que les Ecrits de ROUSSEAU me transportent d'un feu divin, & semblent incruster la Vertu dans mon Cœur.

En vain ROUSSEAU nous prêche & nous inspire l'Amour de la Patrie : En vain il a défendu BRUTUS qu'on acusoit de fureur & de férocité, pour avoir immolé ses Fils à sa Patrie : En vain il nous dit que l'Homme sage doit respecter les liens sacrés de la Société, dont il est un membre ; aimer ses semblables & les servir de tout son pouvoir ; obéir scrupuleusement aux Loix, & aux Hommes, qui en sont les Auteurs & les Ministres ; honorer sur tout les bons & sages Princes, & animer le zèle de ces dignes Chefs, en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir : En vain dis-je, tout exprime en lui le Patriote éclairé & le Citoyen vertueux ; un Clerc de Parlement le traite sans façon de Pédagogue de *Damiens*.

Ce grand Homme, assiégé des traits de la malignité & de l'envie, soutient que l'Homme est bon naturellement. Je crois entendre un nouveau POSSIDONIUS, qui s'écrie : Non Homme, quoi que tu sois un ingrat, sans cesse occupé au mal, je n'avouerai jamais que tu sois méchant.



O SOCRATES ! Si tu vivois parmi nous, la Cigüe ne feroit pas le prix de tes sages leçons, mais on te conseilleroit prudemment le voisinage d'*Anticire*. J'ai vû un Home ataqué d'une maladie incurable : Quel spectacle touchant ne m'ofrit il pas ! Suportant ses maux avec une constance admirable, tranquile & gai au sein même de la douleur, il me parut un Home divin. Quelquefois cependant il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier amérement : *O Dieu ! tendre Père des Humains, est ce en vain que je t'implore ! Qu'ai je fait pour mériter tant de maux ? Jamais un goût insensé ne fit couler un poison mortel dans mes veines ; jamais des Passions éfrénées ne déchirèrent mon Cœur. Suis je la Victime d'un Ordre éternel & nécessaire ? Quel Ordre, ô mon Dieu ! Quelle afreuse situation que le mienne ! Oprobre de ceux dont je voudrois faire le bonheur ; chéri & adoré de tendres Parens, à qui ma vüe déchire les entrailles. J'étois leur esperance, & il n'en est plus pour moi : Châque jour ajoute à ma peine. O Mort, que ne puis je te hater ! Faut il qu'un long cercle de douleurs & de larmes me conduise à un oubli éternel ?*

Pourquoi ne conoissions nous le prix d'un bien, que par la privation de ce bien même ; & n'y a-t-il que les malades, qui sachent l'usage qu'on doit faire de la santé ?

J'ai cela de comun avec les Auteurs, mais par une raison diférente ; c'est que je trou-  
verois plus de plaisir à lire les bons Ouvra-  
ges, s'ils n'étoient pas faits par des Homes.

J'ai vû un Petit-Maitre Litterateur : Quelle  
abondance prodigiuse de paroles ! Quel vuide  
de sens ! „ Quelle petiteffe , disoit-il , de  
„ trouver bon un Ouvrage, parceque c'est le  
„ bruit courant. Pour moi je me fait le juge  
„ de celui qui s'imprime & ses défauts ne  
„ trouvent point grace à mon Tribunal. Vous  
„ admirés *la Henriade*, bones gens ! Y a-t-il  
„ autre chose que de l'enflure & des fautes  
„ de stilé ? Voïés ces Vers

Elle vient ; elle voit , dans la foule des morts,

Elle voit son Eppux ; elle tombe éperdue :

Le voile de la Mort se répand sur sa vüe.

„ Est ce qu'un Auteur qui travaille pour l'im-  
„ mortalité doit laisser échaper des négligen-  
„ ces , des répétitions fatigantes come celles  
„ là ? ” J'avoüe ici ma sotise , lui dis je , j'ai  
cru voir une véritable beauté dans ces vers ,  
qui peignent avec des traits si animés & si  
naturels, la surprise & la douleur d'une. . . .  
„ Fort bien , interrompit le Censeur , je vois  
„ de loin ce que vous voulez dire ; mais la Na-  
„ ture ne me plait point , quand elle me cho-  
„ que l'oreille. CORNEILLE n'est point mon  
„ Héros , mais je vous défis de trouver dans  
„ VOLTAIRE un seul trait digne du Prince des

„ Tragiques. ” Le mérite de l'un & de l'autre est différent répondis - je ; d'ailleurs on peut être au dessous de CORNELLE , & être très estimable. Par exemple le *Brutus* de l'Auteur que vous méprisés , n'est il pas remplis de pensées mâles & fortes ? Cette réponse de BRUTUS à PROCULUS, qui venoit le consoler de la part du Sénat, & qui lui disoit

*Vous êtes Père enfin ,*

A quoi le fier Républicain répond

*Je suis Consul de Rome ,*

Ne vaut elle presque pas le *Qu'il mourut* , d'Horace ? Ce Vers

*Vous conoissés Brutus , & l'osés consoler ,*

qui exprime si bien le Caractère de celui qui parle , n'a t-il pas quelque chose de grand ?

„ Vous ne distingués pas bon Home. Il n'y a là que de l'amphasé ”. A cela je ne répondis rien , & je laissai ce nouveau Législateur du *Parnasse* & ses fots admirateurs , pousser tout à leur aise au bas du Mont sacré les Auteurs qui leur déplaisoient.

Ma main se lasse & je finis. ADIEU , Lecteur , au mois prochain.

LE MISANTROPE.





## LE SUISSE.

*Sincerum est nisi vas quodcumque infundis  
acescit.*

IL n'y a guères de Titre plus connu que celui d'*Homme de mérite*, mais je l'entens si souvent doner & refuser aux mêmes personnes, qu'il doit avoir des sens fort différens, dans l'intention de ceux qui le placent; je n'en suis point surpris; c'est le défaut de presque tout le langage moral de s'être formé sur des notions vagues & superficielles, qui ne sauroient être les mêmes dans plusieurs cervelles à la fois; au lieu que les idées justes & exactes se ressemblent par tout. Il est donc naturel que les expressions de celles ci soient plus précises, & que celles des autres ne le soient point. J'ai l'ambition de rendre à cet égard de bons services à la *Morale*, & je consulterai quelquefois mes lecteurs, sur les vûes que je me suis faites là dessus; mais incapable de souffrir plus longtems que la *dénomination* de tant d'honnêtes gens n'ait point de sens déterminé, j'ai résolu de lui en assurer un dès aujourd'hui; & come il est vraisemblable que cette Feuille ne pourra se distribuer qu'au commencement de l'année

prochaine , j'ai stipulé avec le Libraire, qu'il la donera *gratis* à tous ceux qui souscriront pour les suivantes. C'est une *Etrenne Mignonne* que je suis tout glorieux de faire au Public de cette *Bonne Ville*.

On observera d'abord que , dans l'origine, les mots de *Merite* & de *Service* signifient la même chose , avec cette différence , que le *Merite* emporte l'idée d'un service rendu par une personne libre qui , à rigueur , n'y étoit pas obligée , & qui , par cette raison , est en droit de s'attendre à quelque retour. Dans la suite on donna ce nom honorable aux services que les Citoyens rendoient au public ; non que chaque membre de la Société ne lui doive , au besoin , tout ce qu'il peut faire pour elle ; mais , cette obligation se trouvant quelquefois très onereuse , on l'adoucissoit par l'apâs des recompenses & des marques d'honneur , & l'on en déguisoit la servitude , par la politesse de l'expression.

C'est par une condescendance effés semblable , que l'EGLISE donne le nom de *Mérites* aux bones œuvres des Fidèles. Ils les doivent à DIEU sans contredit , mais DIEU veut bien les récompenser , come s'il ne les lui devoient pas , & ne prétend point que ses Enfans travaillent pour lui come des Esclaves pour leur maitre. C'est ce qu'insinüe l'expression dont il s'agit , & qu'on ne nous reproche que faute de l'entendre.

Enfin de grands services suposant naturellement des qualités distinguées, & beaucoup de bonne volonté, c'est à cette idée qu'on auroit pû s'en tenir, quand en a fait dans nôtre langue le titre d'*Homme de mérite*, moiennant quoi il désigneroit proprement & simplement un *Homme capable de rendre d'importans services, & disposé à le faire.*

L'usage même ne s'acorde pas mal avec cette définition ; quelque diversité qu'il y ait dans les idées accessôires que chacun atache à ce terme, on convient assés dans celle ci, qui est la principale. En éfet, les meilleures intentions du monde, si elles ne sont soutenües de quelques talens, & les talens les plus rares, sans disposition à les rendre utiles, ne forment un vrai *Mérite* aux yeux de personne. Si pourtant on trouve bon de dire que les *Talens seuls* font un *Mérite physique*, l'intention seule, un *Mérite moral* ; qu'ils se trouvent assés souvent l'un sans l'autre, & que c'est de leur union que résulte un *Mérite complet*, je ne m'oposerais point à ce stile là, & je m'en servirai moi même dans l'ocasion. Mais, à la définition du mot, il faut ajouter l'explication de la chose même.

Les Homes ne vivent ensemble que pour tirer les uns des autres tous les services qu'ils peuvent se rendre naturellement, ou, pour la conservation & l'agrément de la vie, ou,

pour la perfection de leurs Facultés. Ces vûes générales se subdivisent en une infinité de branches, qui forment dans la *Société* autant de *places* & d'*états* diférens, qu'il y a de sortes de services à lui rendre. Tout Home qui a les qualités nécessaires pour répondre à la destination de quelqu'une de ces *places*, qui peut la remplir, & qui le veut, ou qui le fait actuellement, a donc *un Mérite*.

Ce Mérite peut être plus distingué, si l'*état*, ou la *place*, qu'il rend capable de remplir, est d'une influence plus générale, ou que l'objet en soit plus noble; mais pourvu que cet objet soit utile à la *Société*, & qu'il exige des qualités d'Esprit & de Cœur, le *Mérite* qui les rassemble n'en est pas moins réel pour être moins brillant. Ainsi je soutiens que le Précepteur, qui a élevé mon Maître, & à qui le Public est redevable de ce que je vauz moi même, ne laissoit pas d'*avoir son Mérite*, aussi bien que MONSIEUR DUPAS; quoique le premier ne fut chargé que de former un jeune Home à la *Science* & à la *Vertu*; & que l'autre ait eu l'avantage de lui apprendre à plier les jarets, & à remuer les pieds à la cadence de sa *Pochette*.

Ces principes sont assés reconus, & je ne perdrai point de tems à les prouver. J'avertis seulement, que s'ils tendent à rendre plus comun encore le titre d'*Home de Mérite*, c'est

dans un sens où il n'y a point d'inconvénient à cela ; car ils accordent bien à toute profession utile & honête le droit d'y aspirer, mais ils l'ôtent, en échange, à tout *individu* dont les *places*, le *nom*, le *rang*, & la *fortune*, demandent des qualités qu'il n'a pas. D'ailleurs, on doit me permettre d'étendre un peu les bornes du *Mérite*, afin que ma *Loge*, & ma *Feuille* même, se trouvent dans leur enceinte ; fauf à en exclure tout *SUISSE*, qui n'a pas les poumons assés bien conditionés pour la portée que son *Siflet* doit avoir. Tout ceci me fournira dequoi entretenir souvent mes Lecteurs, s'ils trouvent bon que je traite à fonds une matière de cette importance. Mais avant que de m'y engager, il est essentiel de les avertir que tout *état* & toute *profession*, suposant la qualité de *Citoïen*, & la qualité de *Citoïen* celle d'*Home* ; le *Mérite* de tout état particulier supose nécessairement celui de l'*Home* & du *Citoïen* en général, & doit être come *enté* sur lui, pour ne servir presque qu'à le déterminer à un certain objet ; à peu près come la structure particulière de chaque plante détermine le suc commun à nourrir des fruits d'espèce diverse.

Il faut donc convenir avant toutes choses, de ce qui fait le *Mérite* de l'*Home* en qualité d'*Home*. Si l'on s'acomode de mes idées là dessus, je pourrai chercher dans quelque autre



discours, ce qui constitue le Mérite du Citoyen, après quoi rien ne nous arrêtera dans la revue de chaque profession particulière. Nous pourrions même descendre aux relations privées, relancer le Mérite jusques dans les détails de la vie domestique, & en définissant l'espèce & la mesure qu'il en faut dans chaque situation, fournir à chacun la *coupelle* & l'*étalon* de celui qu'il lui faut, pour mériter le titre d'*Homme de mérite*, & le moyen, par conséquent, de s'apprécier lui-même au plus près de sa juste valeur, quoique les autres en puissent croire.

Quant je parle de l'*Homme*, en qualité d'*Homme*, c'est pour ne l'envisager que dans ce que j'ai de commun avec toute l'espèce. Encore ne compte je ici mon Corps que pour peu de chose; ce n'est pas que le Corps n'ait aussi son *merite physique*, mais outre qu'à l'âge où je suis, on est dispensé de faire valoir ce mérite là, ce qui paroît du Corps humain ne nous distingue guères des brutes; & pour sa conformation intérieure, je ne saurois dire jusqu'où ce qui met l'Homme au dessus de la Brute en dépend.

Quoi qu'il en soit, l'Homme entre come tel, dans le plan de la Création; il y a sa place, & avec toutes les autres pièces qui sont mises en œuvre dans la fabrique de l'Univers, il est destiné à concourir à l'harmonie & à la per-

fection de l'ouvrage entier. D'ailleurs come il tient cette place, non du hazard, ou de son propre choix, mais du Créateur, il en reçu les qualités & les facultés nécessaires pour le remplir; avec cette réserve pourtant, qu'il ne les a pas reçues dans leur point de maturité d'achèvement, mais avec le pouvoir de les y porter. A cet égard tout Home est, je crois, come moi, dans un cas fort différent de celui des autres Créatures sensibles. Celles-ci ont été mises tout d'un coup, dans la perfection de leur espèce, ou dans un mécanisme qui les y conduit sûrement sans éfort ni réflexion de leur part; au lieu que l'*Home* naît bien avec le germe de tout ce qu'il peut devenir, mais c'est à lui à cultiver ce germe; & quoique tout ce qui l'environe y serve, ce n'est qu'à proportion du parti qu'il en tire, par un travail réfléchi. S'il se néglige là dessus, il demeure fort au dessous de ce qu'il doit être, & par là beaucoup moins utile au système dont il fait partie; il le trouble même, & jette le désordre dans toute la sphère de son influence, s'il emploie ses facultés à un usage trop contraire à leur destination; au lieu qu'en les faisant servir à cette destination, il remplit la sienne, il concourt au dessein du Créateur, il lui rend ainsi le *Service* assigné à la *place* qu'il occupe, & se prépare à le servir toujours plus utilement dans les autres postes

auxquels ce grand Maître pourra l'avancer avec le tems.

Reste à voir quelles sont ces *Facultés*, qui constituent le *Mérite physique* de la nature humaine, & dont la culture & le bon usage forment le Mérite de l'HOMME, en qualité d'Homme. Il me semble qu'on peut les réduire à trois, l'*Intelligence*, le *Sentiment* & la *Volonté*.

Par l'*Intelligence*, qui comprend tous les moïens de se former quelques idées, l'Homme peut étudier son propre individu, faire connoissance avec d'autres, découvrir plusieurs qualités de diverses Créatures, leur rapport avec les siennes, & par ce moïen l'influence que peut avoir sur sa perfection & sur son sort, tout ce qui est à portée de l'affecter. Par le *Sentiment* je n'entens point ici celui que produit l'impression d'un objet corporel & présent, mais ces mouvemens d'inclination ou d'éloignement, de goût ou de dédain, d'estime ou de mépris, de desir ou d'aversion, de respect, de crainte &c. qu'on est capable de concevoir pour un Objet quelconque, selon les qualités qu'on lui fait, ou qu'on lui croit, & l'idée, en un mot, qu'on s'en fait. Pour la *Volonté*, c'est le pouvoir que l'Homme a de se porter à la recherche actuelle de ce qui lui plait, à la fuite de ce qu'il n'aime ou n'approuve pas, à l'observation de certaines règles, à leur négligence, ou à leur violation, & en général

à quelque *Résolution* & à quelque *Action* que ce soit.

L'intention de la Nature, en donnant à l'Homme ces trois Facultés, me paroît très marquée. Elle veut que nous *agissions* & au dedans & au dehors de nous mêmes; c'est pour nous mettre en *Action* qu'elle nous a donné la *Volonté*; mais la *Volonté* peut avoir besoin ou de mobile, ou de détermination; c'est l'affaire du *Sentiment*; & come le *Sentiment* la conduiroit mal, s'il ne répondoit aux vraies qualités des choses qui en sont l'objet, nous avons l'*Intelligence* pour les conoitre, & pour régler le *Sentiment*. Aussi est il clair, à mon avis, que toutes les fautes, & presque toutes les misères de l'Esprit humain viennent de ce qu'il néglige de développer & de cultiver en soi ces trois Facultés là; ou de ce qu'il ne tient pas leurs opérations dans l'harmonie & dans la dépendance réciproque où elles doivent être. C'est, tantôt l'ignorance & l'erreur dans les idées; tantôt la stupidité, ou l'indocilité, & la révolte du *Sentiment*; tantôt la foiblesse, l'indolence, ou le caprice & la précipitation de la *Volonté*, quelquefois tous ces désordres ensemble, qui troublent en nous l'œconomie de la Nature & de la Raison. Et par conséquent, si l'HOME peut être capable de quelque mérite en qualité d'*Homme*, c'est à proportion qu'il juge de tout

Sur des idées plus justes ; que se rendant la connoissance de chèque chose plus présente & plus intime , il *s'affecte* pour elles , selon ce qu'elles sont , & ce qu'elles valent , & qu'il règle là dessus toute sa conduite.

Il est évident , si je ne me trompe , que qui rempliroit bien cette idée du *Mérite de l'Home* , feroit à nôtre espèce tout l'honneur qu'elle peut recevoir de ses individus ; & qu'il en soutiendrait dignement la supériorité , non seulement par dessus les bois & la pierre , qui n'ont rien d'aprochant à ces trois facultés , mais par dessus les animaux , en qui la *Volonté* ne paroît qu'une impulsion mécanique , le *Sentiment* qu'une sensation grossière & momentanée , & la *connoissance* qu'une perception actuelle d'objets corporels. Un tel Home seroit donc HOME , dans le sens le plus noble que ce titre puisse avoir ; & par conséquent , il auroit un droit complet à celui d'*Home de Mérite*. Il n'est pas moins certain qu'un tel *Home* deviendrait nécessairement *Bon CHRETIEN* & excellent *Citoien*. Il n'auroit qu'à tourner ses Pensées , ses Sentimens & sa *Volonté* vers la Société & vers la Religion ; & il y auroit contradiction à suposer qu'il ne le feroit point , dès qu'il seroit à portée de conoitre l'une , & qu'il se trouveroit engagé dans l'autre.

A l'égard des Professions particulières , elles demandent , sans doute , des talens

particuliers aussi. Mais notre *Home de mérite* fera bientôt, à quoi ceux qui lui sont échus le rendent propre. Il les fera valoir de ce côté là, & ne manquera pas de s'y rendre utile autant qu'on peut l'être dans la profession qu'il aura embrassée. La modestie ne souffre guères que je me donne, moi-même, pour exemple de la solidité de mes principes. Il est pourtant vrai, que je ne dois la réputation dont je jouis, d'être l'un des premiers SUISSES de *Paris*, pour toutes les attentions & tous les devoirs de mon état, qu'au soin que j'ai pris de moi même à l'égard de mon *Esprit*, de mon *Cœur* & de ma *Volonté*. Mais si l'on ne veut pas que je me rende ici cette justice à moi même, on approuvera, sans doute, que j'allègue à ma place, mon bon ami M. FLAMAND, qui est le *Cocher* de Madame. C'est un fait connu, depuis les *Quinze Vingt*, jusqu'à la *Croix du Tiroir*, qu'il n'y passe point de Chevaux en meilleur état que les siens, ni d'Equipage mieux tenu que celui de notre *Maitresse*. Or je puis bien assurer, que tout le mérite de cet honnête Home a sa source dans la bonne correspondance, où les trois Facultés dont j'ai parlé sont en lui, relativement à toutes les parties de son service. Il a de chacune, & en argent comptant, les *idées* les plus distinctes ; il ne sent point d'odeur comparable,

dit-il , à celle de son Ecurie : Et pour sa *Volonté* , il l'a tellement assujettie à ce goût & à ses devoirs , que pourvû qu'il n'en soit pas distrait par l'ennui , par quelque tracasserie domestique , ou par quelque invitation à la *Guinguette* , on n'est presque pas moins sûr de le trouver toujours à son poste , que moi dans le mien. Aussi a-t-il mérité , par une assiduité si louable , & par les talens qu'il y a acquis ou perfectionés , l'honneur de soumettre constamment à sa direction le beau Sexe de cet Hôtel, pendant trois Générations consécutives ; car il avoit déjà conduit plusieurs fois la vieille Douairière, Grand-Mère de Monsieur , à la rue *Quinquenpoix* ; il a été le seul Cocher de feu Madame sa Mère , & il l'est actuellement de son Epouse.

J'aurai beaucoup d'autres choses à dire de mon vieux Camarade , mais j'en attendrai l'occasion ; & , en général , je stipule avec le Public la liberté de faire conoitre , en tems & lieu , le *mérite* de tous les Domestiques de l'honorable Maison que je fers. Outre que je dois cette marque d'amitié à celle qu'ils ont pour moi , je prétens que cette Maison est un fort bon abrégé de la Cour & de la Ville , & qu'ainsi le *Merite* qui ne s'y déploie qu'en petit , faute de place , est au fond le même que celui qui doit se développer en grand dans une sphère plus spacieuse.

Au reste je verrai par le succès de cette Feuille quelle opinion je dois prendre de mes Lecteurs. Je ne m'engage point à être toujours aussi sublime avec eux, mais il falloit d'abord en imposer à certaines gens, qui ont décidé sur ma qualité de SUISSE, que je n'irois pas loin avec mes belles promesses. Ils peuvent juger, à présent, par le Vol que je viens de prendre, si je suis capable de le soutenir. La question sera de voir si le Public s'en rendra digne. Car si le *crédit* de mon *Papier* ne va pas en augmentant, il est clair que ce sera faute de *bonne volonté* dans ceux qui doivent le faire valoir. Mais qu'ils y prennent garde; la volonté tient au *sentiment*, le sentiment aux *lumières*, & je ne conseille à personne de sacrifier à la conservation de *quatre sols*, la réputation qu'il ambitionne sans doute, à ces trois égards.

*De ma Loge le 24 de Décembre 1758.*







# HISTOIRE

*D'un Solitaire.*

ON trouve dans l'Histoire des *Incas*, imprimée à Paris en 1744, celle d'un Solitaire Espagnol nommé SERRANO \*, dont le Vaisseau fit naufrage. Il se sauva seul dans une Isle auprès de la *Havanne*. Il y vécut pendant sept ans, quoi qu'elle fut déserte, & qu'il n'y trouvat ni bois, ni racine, ni eau. Cette Isle, dit l'Historien, avoit deux lieues de circuit, & l'on peut juger du désespoir où SERRANO se trouva, quand après l'avoir parcouru, il ne trouva rien dont il pût se nourrir. Il pleura son malheur pendant la première nuit; le lendemain, d'abord que le jour parut, il profita des Ecrévisses & des Coquillages, qu'il trouva sur les bords de la Mer; il les mangea cruds, ne pouvant faire autrement, & pendant quelque tems, il n'eut point d'autre nourriture. Ensuite il

---

\* On dit que SERRANO étant arrivé en Allemagne, fut conduit à l'Empereur dans le même état, où on l'avoit trouvé, afin de prouver la Vérité de son Histoire; il étoit l'objet de la curiosité de toutes les Villes par où il passa. L'Empereur étonné de ses aventures, pour le comoler, lui fit présent de cinq mille Ducats.

prit des Tortues, qui sortirent de la Mer, car par bonheur il avoit conservé un Couteau, avec lequel il en tua une, dont il but le Sang, tant il étoit altéré; car il ne trouvoit point d'eau douce: Il fit cuire au Soleil la chair des autres, qu'il coupa par tranches, & se servit de leurs écailles, pour amasser l'eau des Pluies, qui tombent en quantité dans le Pays.

Voilà jusqu'où m'a conduit mon Historien; voions à présent quel sera le sort de cet infortuné Solitaire. Seul, dans une Isle déserte, il ne voioit d'un côté qu'une vaste Mer; qui sembloit le séparer de la terre; de l'autre côté, une Montagne stérile couverte de neiges. A cet aspect une secrète horreur le saisit, & il eut de la peine à résister à son affliction.

La plus grande douleur qu'il souffrit fut causée par le froid, & il ne trouvoit aucune pierre, qu'il put battre, pour avoir du feu. La Providence y pourvut. Il vit un jour une grosse Tortue, dont il voulut faire sa proie; mais elle lui échapa; & come elle étoit fort grosse, il monta dessus pour s'en rendre Maître, & étant sur le bord de la Mer, elle l'entraîna au fonds. Il mit à profit cet accident: Il savoit nager & plonger. Il trouva des cailloux au fond de la Mer, les prit, & s'en servit pour faire du feu. Le

bord de sa chemise séchée lui servit d'ama-  
 dou, & son Couteau de briquet. Il eut soin  
 d'entretenir ce feu précieux ; les herbes que  
 la Mer jette sur les bords, les débris des  
 Vaisseaux, qui avoient fait naufrage, les os  
 des Poissons & des Coquillages servirent à le  
 nourrir & à le conserver \* & pour empêcher  
 la pluie de l'éteindre, il le mit à l'abri sous  
 des écailles de tortue. Il se servit des plan-  
 ches & des arbres que les ondes jettoient sur  
 le rivage pour se batir une Cabane, qui le  
 mit à couvert du froid, & quelquefois de  
 l'ardeur du Soleil ; car il étoit exposé à tou-  
 tes les injures de l'air, & aux vicissitudes des  
 Saisons. Après deux Mois d'une semblable  
 vie, il se trouva tout nud ; ses habits étoient  
 déchirés, & tombèrent par morceaux. N'é-  
 tant point acoutumé à ce genre de vie, il  
 souffrit beaucoup, au commencement, & n'a-  
 voit pas même l'espoir de sortir de cet état  
 affreux. Il avoit vû dans l'éloignement quel-  
 ques Vaisseaux, auxquels il avoit fait divers

---

\* On est surpris jusqu'où va l'Industrie de l'Homme, quand elle est excitée par la nécessité. Pour savoir jusqu'où il peut la pousser, il n'y a qu'à lire les Aventures de ROBINSON CRUSOE, qui ont beaucoup de rapport avec celles de nôtre Solitaire, mais celui-ci avoit moins de secours. L'Isle où il fut jetté par la tempête étoit moins fertile. Son courage & son industrie pourvurent à tout.

signes pour venir à lui & le secourir, mais soit qu'ils ne les eussent pas aperçus, soit que les Vents ne leur permissent pas de tourner leur route de son côté, soit qu'ils craignissent d'échouer sur les bancs dont son Isle étoit environée, ces Navires sembloient le fuir, & il les perdoit bientôt de vûe : Ce qui le mit au désespoir. On peut supporter une solitude volontaire, mais quand elle est forcée, elle est terrible\*.

Un jour qu'il se promenoit tristement sur le rivage, & qu'il levoit les yeux au Ciel, comme pour lui demander quelque assistance, il aperçut un Home, qui faisoit ses efforts, avec une planche qui le soutenoit, pour aborder à terre; mais les forces commençoient à lui manquer. SERRANO se jetta promptement dans la Mer pour le secourir, & lui aida à gagner le bord. Etant arrivés, il aperçut sur le Visage du jeune-Home, auquel il venoit de sauver la vie, un mélange de plaisir

---

\* La solitude a quelque chose de triste par elle même. La Nature est muette, & son Spectacle, lors même qu'il est le plus varié, n'offre que les mêmes objets. Qu'est-ce lorsque, come nôtre Solitaire, on n'aperçoit autour de soi qu'une étendue immense d'eaux & des masses prodigieuses de Neige. Un Home livré alors à ses réflexions, n'en peut faire que de lugubres.

& de terreur. D'un côté la joie d'être délivré d'un trépas, qui paroïssoit inévitable; de l'autre l'horreur que lui inspiroit la vue d'un Home couvert de poils, & dont la barbe descendoit jusqu'à la ceinture, le faisoit frémir. Le jeune Home le prit d'abord pour le Diable, qui avoit pris une forme humaine, mais le Solitaire le rassura avec bonté, & le mena à sa cabane, pour le réchauffer, & lui donna quelque nourriture. Il lui demanda ensuite quel étoit son Pais, & d'où il venoit. Il répondit qu'il étoit Genevois & se nommoit BLANC; qu'ayant été forcé par ses Parens d'apprendre un Métier, pour lequel il avoit beaucoup de répugnance, il avoit pris le parti de s'embarquer pour l'Amérique, mais qu'il avoit été jetté par la tempête dans une Isle, peuplée par des Sauvages, qui s'étant saisis de lui, dans l'état de foiblesse où il étoit, furent sur le point de le tuer pour le dévorer. Il vit avec horreur les apprêts de sa mort, mais s'étant échauffé près du Bucher destiné à le rotir, il se sentit tout à coup animé d'un nouveau courage, & résolut de défendre sa vie. Il se saisit de la massue que tenoit un Sauvage pour l'assommer, & le mit à terre; Plusieurs de ses Compagnons eurent le même sort, mais étant environé d'Enemis de tout côté, il auroit à la fin succombé, si l'un d'eux,

qui paroiffoit le Chef & le Maître, ne lui eût fait figne\* de fe rendre volontairement, lui promettant la vie. Il ne lui reftoit que cette reflource, & il falut rifquer l'événement. Il s'en trouva bien; les Sauvages eurent foïn de lui; il aprit peu à peu leur Langue; ils lui dirent qu'étonés & témoins de fa vigueur & de fon courage, ils avoient réfolus de le mettre à leur tête, pour combattre leurs Voifins, qui étoient en guerre contr'eux, & qu'ils efperoient qu'il montreroit la même bravoüre contre leurs adverfaires. J'avois appris, ajouta t-il, étant prefque Enfant, à faire l'exercice, & j'ai toujourns eu du goût pour le métier des armes. Je conduifis mes nouveaux Soldats contre leurs Enemis, & nous fumes Vainqueurs. Je tâchai d'adoucir leur férocité, & de les engager à ufer humainement de la Victoire. Ils me cédèrent le droit de les comander, & je devins come leur Roi. Je ne fis ufage de mon pouvoir que pour les civilifer & les instruire. Je leur appris à faire des plantations, à construire

---

\* Les Signes font un Langage muet, dont tous les Hommes ont l'intelligence. Il y a fort aparence que ce furent les premiers moïens dont ils fe fervirent pour faire conoitre leurs befoïns; & avoir quelque comerce entr'eux. Les Langues font des fignes & des fons arbitraires, dont la fignification eft peu naturelle, & par conféquent difficile.

des Cabanes avec plus de solidité que celles qu'ils habitoient , sur tout , à reconoitre & à adorer le Créateur de toutes choses , à respecter & à pratiquer ses Loix. Mes talens & mes lumières me donnoient sur eux un ascendant , dont je profitai pour les éclairer & les rendre meilleurs.

Ils vouloient faire mourir tous leurs Prisonniers de guerre , selon leur ancienne & barbare coutume , mais je m'y oposai avec fermeté. Je leur représentai, qu'ils étoient Hommes come eux ; Fils du même Dieu , & que ce seroit agir contre ses ordres , que de tuer leurs semblables ; qu'ils seroient en droit d'user avec eux de la même rigueur , s'ils étoient vaincus à leur tour , come cela pouvoit arriver ; au lieu qu'en usant de clémence , ils gagneroient leurs cœurs , & les soumettroient volontairement à leur obéissance. Je tâchai de leur faire comprendre les grands principes de la Justice & de l'Humanité , qu'on n'a presque qu'à développer pour les faire recevoir. Ils m'écoutèrent avec attention & docilité ; ils se rendirent à mes raisons , & j'eus le plaisir d'accorder la liberté & la vie à nos Esclaves , qui atendoient la mort.

J'engageai ensuite mes nouveaux Sujets à doner la paix à leurs Enemis : Je leur fis conoitre & sentir qu'il y avoit plus de gloire à leur pardonner qu'à les vaincre ; qu'en fai-

font leur bonheur, ils affuroient leur propre repos, & se rendoient heureux, puisque la félicité ne se peut trouver dans des allarmes perpétuelles, entretenues par l'incertitude des Evénemens.

Après avoir rétabli parmi eux l'ordre & la paix, je me sentis moi-même agité par des inquiétudes, qu'il ne m'étoit pas possible de calmer : Elles étoient produites par l'éloignement où j'étois de ma Patrie. Mes Parens & mes Amis, que j'avois quittés, se présentoient sans cesse à mes yeux & à ma mémoire. Je comparois cette Ville florissante où j'étois né, avec les Hameaux \* épars çà & là; habités par des Sauvages, qui n'avoient d'instruction que celle que je leur avois donnée. Mes connoissances sont très bornées, & je ne pouvois pas communiquer aux autres, ce que je n'ai pas reçu.

Je leur appris le peu que je savois, à recueillir les fruits, & à en tirer une liqueur agréable & utile, à semer les grains, pour les multiplier, & à en faire usage; mais ils

---

\* J'ai remarqué que les Passions sont à peu près les mêmes, chez tous les Homes, & chez toutes les Nations. L'Intérêt, l'Orgueil & l'Ambition, Voilà les mobiles qui les font agir & les causes de leurs Querelles. Ici on se bat pour un Marais, ou un Morceau de terre, là pour une Ville, ou une Province.



n'avoient ni moulins à vent, ni moulins à eau ; ils manquoient d'industrie, & je ne pus leur enseigner à en construire. Ils se bornoient à broier & à briser le grain entre deux pierres plates, & en faisoient des espèces de gâteaux, qu'ils faisoient cuire au feu, & au Soleil, lorsqu'il étoit ardent.

Ce Soleil, qui les éclairoit & les échauffoit, ils le prenoient pour une Divinité, & l'adoroient, lorsqu'il se lève & se couche avec tant de pompe & de majesté ; mais je leur dis que son cours étoit limité, & que cette même régularité qu'ils admiroient, prouvoit qu'il y avoit au dessus de lui un Etre Intelligent, qui l'avoit créé, & dirigeoit sa course, pour empêcher qu'il n'aperochat la Terre de trop près, & ne la brûlat de ses rayons ; ou qu'en s'en éloignant trop, il ne l'endurcit, ne la rendit stérile par la rigueur du froid, & ne la laissa dans les ténèbres.

J'avois beaucoup de peine à leur faire entendre ces Vérités ; leur ignorance & leurs préjugés étoient un obstacle difficile à lever, mais la plus grande difficulté que j'eus à vaincre, c'étoit de les leur faire concevoir par des signes ; car leur Langue étoit si défectueuse & si imparfaite, qu'elle n'exprimoit que leur besoins, & ce qui étoit le plus nécessaire à la Vie. Je sentis alors que l'Esprit de l'Home est bien grossier & bien aveugle,

lorsqu'il n'a reçu aucuns principes & qu'il n'est pas éclairé ni aidé par les connoissances des autres, & le comerce de la Société.

Ces pauvres Sauvages étoient entêtés d'une égalité, qui faisoit naître tous les jours entr'eux des disputes & des quèrelles, qui se terminoient par le sang, & souvent par la mort des Combatans. La force seule devoit de la victoire, & leur donoit quelque supériorité sur leurs Compagnons. Je leur fis sentir que la violence n'étoit pas un droit, & que si quelqu'un avoit celui de leur commander, ils ne devoient confier cette autorité qu'au plus vertueux; à celui qui avoit le plus de talens & d'expérience; & ne lui laisser de pouvoir, que pour faire du bien, sans qu'il eut celui de faire du mal. A cet égard, le Gouvernement de *Genève* me servit de modèle, & je n'en pouvois choisir un meilleur\*.

Les Sauvages suivirent mon conseil, continua le Genevois, ils s'attachèrent à moi, & me témoignèrent beaucoup de reconois-

---

\* A des Peuples ignorans & d'une extrême simplicité, il faut des Loix aussi simples qu'eux. Il ne faut pas leur donner d'idée des Crimes qu'ils ne connoissent point, par des réglemens qui les condamnent. Il faut qu'ils soient en petit nombre, mais bien exécutés. Multiplier les Loix, c'est les affoiblir, & augmenter le nombre des Coupables.

fance & d'affection : J'étois content de leurs sentimens , mais je ne l'étois pas de mon état ; j'étois las de mener une vie errante , & toujours uniforme L'estime & l'amitié que les autres nous accordent ne nous flatent & ne nous intéressent , que lorsqu'ils peuvent nous les refuser , & qu'ils jugent de nous avec connoissance. Pour m'amuser & égayer la tristesse de ma situation , je fis la cour à une jeune Sauvage , qui avoit toute son innocence , & qui me parut aimable. Je crus d'abord qu'elle m'aimoit ; elle me voioit avec un certain plaisir , elle m'écouteoit avec attention ; mais ses sentimens n'alloient pas jusques au cœur , & n'étoient que dans son esprit. Elle n'avoit pour moi que du respect , & une forte d'admiration qui m'humilioit , puisqu'elle ne venoit que de son ignorance : Mes caresses ne firent que la rendre plus familière , sans la rendre plus sensible. Je m'aperçû que toute sa tendresse étoit pour un jeune Sauvage , d'une jolie figure. Ne pouvant ni lui plaire , ni espérer d'occuper un jour la première place dans son Cœur , & aiant trop de délicatesse & d'ambition pour me borner à la seconde place , je résolus de quitter ce séjour : Je trouvois plus de facilité à m'éloigner d'elle qu'à cesser de l'aimer. Je lui avois marqué beaucoup d'amour , j'en sentoie d'avantage ; mais il n'y

a rien de plus cruel que d'aimer seul. Nôtre bonheur n'est pas pur si quelqu'un ne le partage.

Je voulus m'acoutumer peu à peu à son absence ; je la voiois plus rarement , & je la priaï enfin de cesser de me voir ; mais ses pleurs coulèrent , & m'attendrirent ; *pourquoi me refuser* , me dit elle , *le plaisir de vous voir & de vous entendre ! Je vous dois le peu que je sais ; vôtre absence va me replonger dans mon ancienne ignorance. Je suis vôtre Elève , mon Maître veut il m'abandoner & me laisser à moi meme ! Que vous ai je fait pour fuir ma présence ?* Je ne savois quelles raisons lui alléguer , car je lui dissimulois avec soin ma jalousie , & je ne lui laissois apercevoir qu'une partie de mes sentimens & de ma tendresse. Ne pouvant les éteindre ni les surmonter , je construisis en secret une petite Nacelle , sur laquelle je me promenois de tems en tems , pour m'exercer , mais un matin que l'air étoit calme , je quittai les bords de la Mer & je pris le large , implorant la protection du Ciel. Bientôt après , le tems , qui étoit serein , se brouilla & devint nébuleux ; les Vents se firent entendre , la fureur des flots brisa ma fragile Nacelle contre un rocher. Tout ce que je pû faire dans ce malheur fut de saisir une planche , avec laquelle je lutai quelque tems contre la tempête ; elle me jetta sur ce

rivage, sur lequel j'aurois péri infailliblement sans votre secours généreux, dit le *Genevois* à l'*Espagnol* en l'embrassant, & versant des larmes de joie. Ainsi finit son récit.

Ils demeurèrent quatre ans ensemble. D'abord la reconnoissance d'un côté; les charmes de la nouveauté de l'autre, formèrent entre eux une parfaite union. L'ennui les saisit ensuite; ne voir chaque jour que la même personne, c'est ne voir que le même Soleil. On n'a plus de choses à se dire, plus d'émulation, & plus d'efforts pour plaire: On se livre à son naturel, à son humeur, & on laisse apercevoir tous ses défauts: De là le dégoût, l'impatience réciproque; les reproches mutuels: Le caractère s'aigrit; on trouve tout mauvais; le bien même prend l'apparence du mal. Nos deux Solitaires éprouvèrent ces inconvéniens; ils se brouillèrent pour une bagatelle, & furent sur le point de se battre; mais divers accidens, qui leur arrivèrent leur firent sentir la nécessité de se réconcilier, & de supporter réciproquement leurs foiblesses. Les misères de la vie leur parurent moins pénibles à soutenir quand ils s'aidèrent à les porter. Enfin, un jour qu'ils faisoient du feu dans leur Cabane, un Vaisseau qui étoit à portée de leur Isle, aperçût quelque fumée. Le Capitaine du Vaisseau envoya une Chaloupe, pour savoir

par qui elle étoit habitée, & s'il n'y auroit point quelques Voïageurs égarés, qui eussent besoin de secours. Ses Gens trouvèrent nos deux Solitaires, dont l'aspect étoit hideux; mais ils se firent conoitre; montèrent dans le Vaisseau, & firent voile pour l'Espagne.



## A U P U B L I C

*Sur l'Ode sur la Conscience, inserée dans le Journal d'Octobre 1759\*.*

**Q**UE l'on ne pense pas que j'aie pris la plume pour critiquer l'Ode dont je vais parler dans cette lettre; ma critique ne cacheroit pas les beautés, qui peuvent y être renfermées: Qu'on ne croie pas non plus que je veuille faire ici le rôle de Panégiriste, en en louant les beaux endroits: Est-il un Lecteur judicieux, qui ne les ait déjà remarqués & mon éloge voileroit-il à ses yeux les dé-

---

\* *Note des Editeurs.* Quoique nous ne cherchions à faire peine à personne, nous n'avons pas crû pouvoir nous dispenser d'inserer cette Lettre, pour prévenir s'il se peut dans la suite, qu'on ne nous envoie come nouvelles, des Pièces qui ont déjà parû; ce qui nous arrive quelquefois. Lorsque nous nous en apercevons elles restent au rebus; mais il n'est pas possible de tout lire, ni de se rappeler tout ce qu'on a lû.

fauts de ce Poème ? Ce n'est que pour cet ordre de Lecteurs que j'écris, d'où il résulte qu'il seroit inutile d'analyser cette Ode.

Quelle est donc mon intention ? La voici. Lorsque de jeunes Fats, pour se donner un certain relief, s'attribuent des ouvrages qu'ils n'ont pas faits, il est bon de défabuser le Public & d'arrêter dès sa source ce torrent d'orgueil ; car enflés de ce premier succès, aucun élève des neuf Sœurs ne seroit à couvert, & ils s'approprieroient bientôt les ouvrages des plus grands Génies, ce qui ne seroit pas un petit obstacle à l'avancement & au progrès de la Littérature : Car nous n'aimons pas naturellement à travailler pour la gloire des autres ; il est équitable que chacun moissonne, selon qu'il a semé, & s'il est un injuste Ravisseur, qui fasse la moisson d'autrui, il convient d'arrêter ses incursions, avant qu'il se soit rendu formidable.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque lisant le Journal d'Octobre, je jetai les yeux sur l'Ode sur la Conscience. Plus je la relisais, moins les idées m'en paroissent nouvelles : Il me sembloit d'avoir lû quelque chose de semblable, mais fort confusément. J'entendis parler de cette Ode dans une compagnie. L'on dit, „ qu'elle étoit d'un jeune „ home qui étoit dans le Commerce, l'on ajouta „ qu'il avoit beaucoup d'esprit, & qu'il étoit

„ facheux qu'on ne lui eût pas laissé conti-  
 „ nuer ses Etudes. Et come quelques THOMAS  
 ne le croioient pas capable d'avoir fait une  
 telle pièce, des Amis défendirent sa cause,  
 disant, „ Que ce n'étoit pas les premiers  
 „ Vers qu'il avoit faits : Qu'il leur avoit ré-  
 „ cité cette Ode, avant qu'elle parut dans  
 „ le Journal : Qu'il avoit un talent admirable  
 „ pour contrefaire les Comédiens & les Pré-  
 „ dicateurs ; qu'il retenoit aussi bien leur ton  
 „ & leurs gestes, que leurs discours. Raisons,  
 qui cependant ne prouvoient rien en sa fa-  
 veur & dont l'on sentit bien toute la foiblesse.

L'on quita cette matière & je n'y ai plus  
 pensé jusqu'à hier au soir, que m'étant mis à  
 parcourir les anciens Journaux, aiant ou-  
 vert par hazard celui d'Avril 1736 à la page  
 70, mes doutes sur la nouveauté de cette  
 pièce & l'idée que j'avois de l'avoir déjà lue  
 se réalisèrent. Il se trouva effectivement qu'il  
 y avoit 23 ans & demi que j'avois lu ce mor-  
 ceau dans ledit Mercure, où il y avoit quel-  
 ques strophes de plus, que l'on a supprimées  
 dans celui d'Octobre 1759.

Il seroit bien surprenant que la personne  
 qui s'attribue cet Ouvrage en fut l'Auteur,  
 car il faudroit qu'elle l'eut composé 4 ou 5  
 ans avant que de naître, puisqu'elle a en-  
 viron 18 à 19 ans. Mais voici les seules rai-  
 sons



sons que pourra répondre M. J. P. S. pour se justifier.

*L\*\* a bien fait des Stances , qui se sont trouvées précisément les mêmes , que celles d'un autre Auteur. L'on a bien doné au Public come nouvelles , des Pensées dont la plûpart avoient déjà été lues : Et un fait , rapporté par quantité d'Historiens , c'est les Versions de la Bible par les Septante , qu'ils avoient faites sans se voir , se parler , ni se comuniquer , & qui se trouvèrent parfaitement semblables , sans seulement un iota de différence.*

Mr. J. P. S. reconoitra que ce n'est pas de l'aigreur qui me fait écrire , puisque je dis les raisons qu'il peut alléguer en sa faveur , sans les combattre. Je laisse au Public le soin de juger s'il entre du Plagiat dans son fait , ou de lui doner une courone de Poëte , s'il la mérite : Quant à moi je le renvoie à la Fable du Geay. Je suis , &c.

N. E. Y.





LES VOEUX DE L'EUROPE  
POUR LA PAIX.

P O E M' E.

SOUS le poids de ses maux l'EUROPE ensevelie  
Gémissoit des exploits qui l'avoient afoiblie ;  
Ses Enfans divisés, ses Maitres belliqueux,  
Dans son sein déchiré ralumoient mille feux ;  
A leur yeux fascinés la Politique amère  
Come l'apui des Loix représentoit la Guerre ;  
Sept fois le doux Printems, en ranimant les fleurs,  
Avoit renouvelé la source de ses pleurs,  
Sans que l'heureuse Paix, de nos vives alarmes  
Dissipât la noirceur par l'éclat de ses charmes ;  
L'Europe gémissante & du sein des Cyprés,  
Exhaloit en ces mots sa crainte & ses regrets.

Reine de l'Age d'or, dans l'heureux Empirée,  
Seriés vous pour jamais loin de nous retirée ?  
Les Cieux verront-ils seuls vos charmes immortels ?  
Que deviendront sans vous nos Foyers, vos Autels ?

Muses, que vos accens consolent, atendrissent  
Ceux que leur infortune ou leur fureur unissent ;  
Aux humains divisés montrés vos doux acords ;  
De nos vœux pour la Paix peignés les vifs transports ;  
Tracés nous, s'il se peut, ce que le Cœur inspire,  
Ce qu'il sent, ce qu'il craint, quand pour elle il soupire.

O vous, de nôtre fort Arbitre-Souverain,  
 De quel œil voïés vous ce courage inhumain,  
 Qui des plus saintes Loix renversant la barrière  
 Semble éteindre en fureur leur divine lumière ?  
 Ces Frères defunis même par vos bienfaits,  
 Sous vos sacrés lambris célébrans leurs forfaits (\*) ?  
 Ah! pourroit-on penser, que ceux qui vous adorent  
 Détruïsent vôtre image, ou bien la deshorent !  
 Ces attentats cruels ne viennent que de nous ;  
 Mais j'y vois en tremblant vôtre juste couroux.

Quand verrons - nous des Cœurs plus humains ,  
 plus sensibles ;

Quand verrons-nous enfin dans nos fillons paisibles  
 Le soc du Laboureur rouvrir ses doux trésors ,  
 Et couvrir de moissons ces Champs couverts de  
 morts ?

Revénés dans nos bras , valeureuse jeunesse ,  
 De ces biens précieux partager la richesse ;  
 Soldats , déjà courbés sous le faix des travaux ,  
 Apui des Légions , honeur de nos Drapeaux ;  
 Venés, dans les douceurs qu'offre une Paix profonde,  
 Abjurer un métier trop noble aux yeux du monde,  
 Heureux de remplacer le bruit de vos exploits  
 Par des biens assurés à l'ombre de nos Loix !

---

(\*) Le *Te-Deum* chanté dans les Eglises avec pompe , pour des Victoires souvent douteuses , & toujours cruelles.

Eh ! Quel Pinceau pourroit de couleurs affés vives  
 Peindre d'un tel bônheur les images naives ?  
 Nous tracer des plasirs , si rarement troublés ;  
 Ces présens des Saïsons , sous nos toits rassemblés ;  
 Ce repos que toujourns , pour prix de nôtre peine,  
 La favorable nuit sous ses voiles ramène ;  
 Ces utiles travaux que ranime le jour ;  
 Ces agrémens légers , dont le charme à son tour  
 Par sa flateuse erreur trompe , adoucit , courone  
 Les foudis vertueux , que nôtre état nous done ?  
 Que ne puis - je sur - tout décrire ces douceurs  
 Dont la tendre amitié fait abreuver les cœurs !  
 Ces liens de l'amour , cimentés par l'estime ,  
 D'un hymen assorti la flame légitime ;  
 Les fruits intéressans de ces nœuds fortunés ;  
 Leurs succès par nos soins à leur comble amenés !  
 Dans le paisible sein du bonheur domestiqué  
 Germe , come en secret , l'utilité publique ;  
 Je vois avec transport , dans un long avenir,  
 Mille traits lumineux partans de ce loisir,  
 Et répandans au loin leurs beautés immortelles ,  
 Alumer le desir d'en former de nouvelles :  
 Biens , agrémens , travaux , aimable sûreté ,  
 La Paix vous unit tous dans sa félicité.  
 Quel cœur à son aspect s'ouvrant à l'algresse ,  
 Pourroit n'en pas chérir l'image enchanteresse !

Mais , hélas ! Ce plaisir aussi court que charmant  
 N'est qu'un rêve imposteur , un bonheur d'un mo-  
 ment :

Il fuit , & je fucombe à la douleur mortelle  
 De voir s'évanouir un image si belle.  
 S'il se peut , oublions qu'il fut un Age heureux ,  
 Ingénu , pacifique , & sur-tout vertueux ;  
 Un Siecle dès long-tems inconu dans l'histoire,  
 Où l'on ne voit que feux allumés par la gloire.

Gloire ! Ce mot est beau ; quel éclatant sujet  
 De craintes , de desirs , selon que son objet  
 Solide ou passager , coupable ou legitime ,  
 En fait un aiguillon des Vertus ou du Crime !

Honneur ! dans vôtre source & si noble & si pur,  
 Contre les atentats azile toujours sûr ,  
 Ecueil de l'injustice , ami de l'innocence ,  
 Est-ce vous qui parlés, quand l'orgueil, la vengeance,  
 Vont dans les cœurs altiers alumèr leurs flambeaux ?  
 Non , l'Honneur ne sauroit enfanter tant de maux ;  
 Et lors qu'aux yeux des Rois , que le flatteur adore ,  
 D'un vernis plus brillant la Gloire vous colore ,  
 Quand la superbe erreur dont s'enivre un Héros  
 Apelle le tumulte & chasse le repos ,  
 Les maux qu'elle produit peuvent-ils se décrire ?  
 L'Univers est en feu dès que CESAR soupire : (\*)

---

(\*) CESAR pleura en lisant la vie d'ALEXANDRE, en pensant qu'à l'âge où ce Prince avoit déjà conquis tant de Royaumes , il n'avoit encore fait aucun exploit éclatant ; c'est - à - dire, aucune plaie sanglante au Genre - humain. PLUTARQUE. Vie de César.

Ainsi quand des vapeurs les turbulens aprêts  
 De nos Monts sourcilleux dérobent les sommets,  
 Dans les flancs ténébreux d'un menaçant nuage  
 Le Nitre enflammé gronde, & fait mugir l'orage :  
 Mais des noirs ouragans la flamme & le courroux,  
 Gloire, font beaucoup moins à redouter que vous.

Prince, pour qui la Gloire & si noble & si belle,  
 Si vous étiez humains, deviendrait immortelle ;  
 Et vous, fils du tonnerre, implacables Guerriers,  
 Qui sur des tas de morts cueillés tous vos lauriers ;  
 Nos Muses n'iront plus désormais sur vos traces,  
 Célébrer vos exploits, en pleurant nos disgrâces ;  
 A des succès sanglans quels Cœurs pouroient s'ou-  
 vrir,

Lors qu'on a vû des Rois triompher & gémir ?  
 Vos palmes coutent trop & de sang & de larmes ;  
 Votre bouillante ardeur augmente nos allarmes ;  
 Comptés pour des malheurs vos succès les plus  
 beaux,  
 Je sens naître l'espoir de voir finir nos maux.

Mais, comment inspirer le dégoût des conquêtes  
 A des Ames pour qui les combats sont des fêtes ?  
 Le Ciel, heureux séjour de la sérénité,  
 Sait l'unir dans les Cœurs avec l'humanité.  
 Celui qui les a faits peut lui seul y répandre  
 Tout ce que la pitié fait sentir de plus tendre,  
 Et pliant à son gré le Cœur même des Rois,  
 De la nature en pleurs y faire entrer la voix.

Ah ! si d'un Conquérant la gloire & les ravages  
 A ses yeux décillés se montroient sans nuages ;  
 Si les maux qu'a produit sa martiale ardeur  
 Le faisoient soupirer même de sa grandeur ;  
 De ses Sujets foulés déplorant la misère ,  
 On lui verroit alors des entrailles de Père ,  
 Souffrant avec les siens de leur sort malheureux,  
 Descendre de son char pour exaucer leurs vœux.

Fortune, montrés lui vos revers, vos caprices  
 Déployés, sainte Paix, vos touchantes délices ;  
 C'est alors qu'un grand Cœur à lui-même rendu,  
 Reconnaisant le prix du bien qu'il a perdu,  
 Voit d'un œil dédaigneux ses conquêtes fumantes,  
 De ses braves Soldats sépultures sanglantes ;  
 Une secrète voix, sous la pourpre du Dais  
 Vient lui redemander des milliers de Sujets ;  
 Triomphes, Monumens, Fêtes, Panégyriques  
 Ne le consolent point de ces tems pacifiques,  
 Dans lesquels, ô momens trop rapides, trop courts,  
 Il faisoit son bonheur de celui de leurs jours.

Eh ! que font au bonheur des Provinces con-  
 quises ,  
 Des Peuples consternés, & des Villes soumises ?  
 Des acclamations le cri tumultueux  
 Que pousse autour des Rois un Peuple malheureux,  
 Ne leur offre après tout, qu'un imposteur hommage,  
 Dont triomphe un Tiran, dont gémit un vrai Sage ;  
 Des fers de la grandeur ANTONIN dégagé,  
 Doit tout au sentiment, & rien au préjugé ;

Il rit d'un vain encens qui se perd en fumée ,  
 Sourd au bruit enchanteur que fait la Renommée,  
 Il ne voit par les yeux de la Postérité  
 Que le bien qu'il a fait , ou qu'il a mérité.

Des Juges afranchis d'une servile crainte ,  
 Des faits loués sans fard , ou blâmés sans contrainte,  
 Des Arrêts , qui dictés sans haine & sans faveur  
 Seront toujours l'éfroi de la fausse grandeur ,  
 Sont autant de flambeaux dont sa Raison l'éclaire ,  
 Et dissipe à ses yeux l'éclat imaginaire  
 Dont la Gloire éblouit les yeux du Conquérant.  
 La Raison montre aux Rois un spectacle plus grand ;  
 Ce bonheur qu'en tous lieux la bonte fait repandre,  
 Qui prévient la Vertu , loin de la faire attendre ,  
 Qui mieux que sur l'Airain dans les Cœurs fait graver  
 Des traits vainqueurs du tems & furs de le braver :  
 La Paix , que sa sagesse avec tant d'art ménage ,  
 Du paternel amour inestimable ouvrage ,  
 Sufit aux plus grands Rois , erige à leurs Vertus  
 Le plus beau Monument qu'eut désiré Titus.

O vous , Reine des Cœurs , & si digne de l'être ,  
 Venés , divine PAIX , chés les Mortels renaitre !  
 La Terre , loin de vous , n'ose plus s'embélir ;  
 L'EUROPE vous attend , pour cesser de gémir.  
 D'une Guerre fatale arrêtés les ravages ;  
 Des Passions surtout , calmés les fiers orages ,  
 Ou si , de leurs bouillons le cours impetueux  
 Doit par des mouvemens souvent tumultueux  
 Etoufer la paresse , en portant dans nôtre Ame

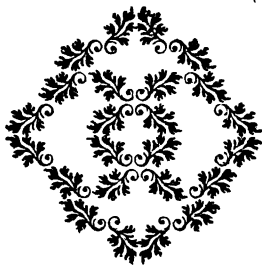


L'ardeur du sentiment sur des ailes de flamme,  
 Que la Raïson réglant leurs dangereux efforts,  
 Fasse au bonheur public servir tous leurs transports ;  
 Que la Force , apuiant le bras de la Justice  
 La rende plus puissante à réprimer le vice ;  
 Que le plus noble emploi de l'intrépidité  
 Soit de faire toujours régner la Vérité :  
 Que même en ses excès , le beau feu du génie  
 Des mœurs & des talens respectant l'harmonie,  
 Dans ses brillans travaux par le comerce épars  
 Etâle , en triomphant , les merveilles des Arts.

Et toi , source de maux , qui depuis tant d'années  
 De terreurs & de deuils sèmes nos destinées ,  
 Discorde , qui sortant du goufre des Enfers ,  
 Donnes pour prix la mort , la misère & les fers ;  
 Toi , qui dans tes accès , de sang toujours nourrie,  
 Surpasses bien souvent les Tigres en furie ,  
 Lasse de nos malheurs , cesse , Monstre cruel ,  
 D'empoisonner les Cœurs de ton venin mortel.  
 Ah ! respecte ces Cœurs qu'avoit fait la nature  
 Pour jouir d'une gloire & plus grande & plus pure ;  
 Nos Héros , à ton gré , des combats & des feux  
 N'ont fait que trop longtems nos douleurs & leurs  
 jeux ;  
 Soufre qu'en une douce & modeste carrière ,  
 Ils puissent exercer une Vertu moins fière ;  
 Montrer par mille traits remplis d'humanité ,  
 Les plus nobles sentiers de l'Immortalité.

Malgré l'éclat pompeux de vos Fêtes brillantes ;  
 Gloire , portés ailleurs vos palmes triomphantes ;  
 Laissez nous cultiver nos tendres Oliviers ;  
 Laissez pour quelque tems recroître vos Lauriers.  
 Par ses cris redoubles la Nature s'explique  
 Pour demander au Ciel un âge pacifique ;  
 Que la Paix vienne enfin régner sur tous les Cœurs  
 Consoler les Vaincus , délasser les Vainqueurs.

Ô Ciel , de la Vertu sûr & constant azile ,  
 Rendés à vôtre voix tout l'Univers docile :  
 Ah ! vous nous exaucés , il n'est plus d'Enemis  
 L'Univers est heureux dès qu'il vous est soumis.





O D E  
SUR LE ROI DE PRUSSE.

AU gré de mon zèle rapide,  
Je prens un vol audacieux ;  
Une sainte fureur me guide ,  
Je lis dans les secrets des Cieux.  
Mortels , qu'à ma voix triomphante ,  
Aux cris d'une sombre épouvante  
Succède les plus vifs transports !  
Je suis les fillons de la Gloire ,  
Mes Chants font ceux de la Victoire ,  
Prétés l'oreille à mes acords,



Loin de la Déesse inflexible  
Mère féconde des forfaits ,  
L'Olivier , la Palme paisible ,  
Ornoient le Temple de la Paix,  
Là , dans le sein de l'innocence ,  
Les dons heureux de l'abondance ,  
Verfoient la joie dans nos Cœurs ;  
Quand un vaste & sombre nuage ,  
Triste avancoureur de l'Orage ,  
Anonça le Règne des Pleurs.



„ O Toi ! Modèle inimitable  
„ Des Rois , des sages , des Guerriers ,

„ Bientôt une main redoutable,  
 „ Viendra t'arracher tes Lauriers.  
 „ Sous le Glaive qui t'environe,  
 „ Tu verras aux pieds de ton Trône,  
 „ Tomber tes soutiens ébranlés :  
 „ Et ces Murs que baigne la *Sprée*,  
 „ Pleureront ta gloire expirée,  
 „ Sur leurs fondemens écroulés.



Ainsi dans sa course inconstante,  
 Parla la Déesse aux cent Voix ;  
 Déjà la peur pâle & sanglante,  
 Dans tous les Cœurs passe à la fois.  
 Les pleurs de l'aimable innocence,  
 De la céleste Intelligence  
 Implorent le divin secours.  
 Sur son Urne l'*Oder* soupire ;  
 Il croit voir la fin d'un Empire,  
 L'honneur immortel de son Cours.



Vous que le Ciel arma du glaive,  
 Pour réprimer l'iniquité ;  
 Faut-il que vôtre bras l'élève,  
 Pour outrager l'humanité ?  
 L'injustice suit la Victoire ;  
 Est-il d'autre solide Gloire,  
 Que celle qui naît des bienfaits :  
 Par eux il est doux d'être Maître ;  
 Mais la gloire ne sauroit être,  
 Où la Vertu ne fut jamais.



Tels, décorés du nom de Péres,  
Sont la source de nos malheurs ;  
C'est eux qui causent nos misères :  
Ils devroient essuier nos pleurs.  
Rois ! faut-il que ce nom auguste,  
Soit souillé du titre d'injuste,  
Et qu'il soit l'ecueil des Vertus :  
Non, gouvernés en Péres tendres ;  
On redoute les ALEXANDRES,  
Mais on adore les TITUS.



Des rivages du Boristhène,  
Jusqu'aux bornes de l'Océan,  
Les Mortels, armés par la haine,  
Rentrent dans la nuit du néant.  
MARS porte en tous lieux l'épouvante,  
Il s'arme, & la Terre tremblante  
Gémit sous le poids des Guerriers :  
Le fer & la flâme s'apprête,  
La mort marche après la tempête,  
Et change en Cyprés les Lauriers.



Déjà l'*Autriche* fécondée  
Des plus lointaines Régions,  
Voit la *Germanie* inondée,  
De ses vaillantes Légions.  
Contemplant sans crainte l'orage,  
Seul, & menacé du Naufrage,  
FREDERIC est de toutes parts :

Un seul instant le voit résoudre ;  
 Il vient , il arrache la foudre  
 A l'Aigle injuste des CESARS.



Le *Saxon* l'a vû dans ses plaines  
 Triomphant & victorieux :  
 Ici les bannières germanes ,  
 Se dissipèrent à ses yeux.  
 Le *Marcoman* & le *Tartare* ,  
 Ont vû leur audace barbare  
 Céder à sa juste fureur :  
 A *Liffa* sa foudre étincèle ,  
 Et le Tombeau de MARC-AURELE  
 Est le Siège de la terreur.



Tels ont vit ces fils de la Terre ,  
 Entassant des Monts sourcilleux ,  
 Aux pieds du Maître du Tonnerre  
 Abaisser leurs fronts orgueilleux ;  
 Tels , formans de sombres nuages ,  
 Des insectes dans leurs ravages  
 Couvrent & pillent l'Univers :  
 Bientôt l'Aquilon secourable  
 S'élève , & son souffle indomptable  
 Les précipite au sein des Mers.



Cieux , Terres , Mers faites silence ,  
 Un Dieu vient guider mes accens :  
 J'entens la voix de la Vengeance ,  
 Et mon œil précède les Tems.

Les Dieux vont tonner sur les Crimes !  
 Quels acords touchans & sublimes  
 Ebranlent, pénètrent mon Cœur ?  
 La Troupe céleste & brillante,  
 Célèbre la PAIX renaissante  
 Sous les Auspices du Vainqueur.



Vous que l'Ambition dévore,  
 Que vos yeux s'éteignent d'éfroi ;  
 Voici le jour où doit éclore,  
 Le Triomphe de notre Roi !  
 Armés vôt're fureur débile,  
 FREDERIC voit d'un œil tranquile  
 L'audace de vos vains complots :  
 Ainsi sous un Ciel fans nuages,  
 On voit la foudre & les orages,  
 Règner sur l'Empire des flots.



Oui , THEMIS, d'un Héros qui t'aime,  
 Le Destin va combler les Vœux :  
 Crois en cet Oracle suprême,  
*Un Roi juste est toujours heureux.*  
 Si les Vertus donoient l'Empire,  
 On verroit tout ce qui respire,  
 Soumis à ses augustes Loix.  
 Mais c'est assez, chaste Déesse,  
 D'être adoré par sa Sageffe,  
 Et redouté par ses Exploits.



Bientôt ses Mains victorieuses  
 Ne repandront que des Bienfaits,

Les Palmes les plus glorieuses  
 L'atendent au fein de la Paix.  
 Son Nom célèbre d'âge en âge,  
 Jusqu'au Climat le plus sauvage,  
 Fera conoitre ses Exploits;  
 Couvert d'une gloire immortelle  
 Il est, fans avoir de Modèle,  
 Le Modèle éternel des Rois.



O D E  
 A LA LIBERTE'.

MA Muse veut rimer une Ode  
 A l'honneur de la LIBERTE';  
 Mes Vers feroient plus à la mode,  
 Si je chantois quelque Beauté.  
 Les fiflets de la multitude  
 Ne troublent pas ma quiétude:  
 Je ne faurois m'en alarmer.  
 L'aprobation, le fuffrage,  
 Du Philofophe & du vrai Sage,  
 Ont feuls le droit de me charmer.



Esprit du célèbre VOLTAIRE,  
 Dirige mes foibles accens;  
 Aprens moi le grand art de plaire,  
 C'est le plus heureux des talens.  
 APOLLON protège ma Lyre;



Fais que sous ton aimable empire  
 Je jouisse d'un doux repos :  
 Qu'une céleste ardeur m'enflame !  
 Porte un feu divin dans mon Ame ,  
 Qui s'exhale sur ce propos.



O ! la plus charmante Déesse ,  
 Et la plus digne des Autels  
 Que les anciens Peuples de Grèce  
 Elevoient aux Dieux Immortels ,  
 Par ton moien l'on vit tranquile ,  
 Au Village come à la Ville ;  
 Un seul n'est point Tiran de tous.  
 L'on ne doit pas d'obéissance  
 A une Idole qu'on encense ,  
 Parce qu'on redoute ses coups.



Dans le premier Age du Monde ,  
 L'Home dans la sécurité ,  
 Vivoit dans une paix profonde ,  
 Heureux fruit de sa Liberté !  
 Il n'étoit sous la tiranie ,  
 Ni de l'Orgueil , ni de l'Envie ,  
 Ni dominé par le Flateur :  
 SATURNE quita l'Empirée ,  
 Pour habiter cette Contrée ,  
 Et pour partager son bonheur.



Aujourd'hui ce n'est que carnage ,  
 Qu'horreurs , que défolations !

Que les Hommes font dans cet Age ,  
 De vils jouets des Passions !  
 L'on voit sous une dure chaîne ,  
 S'avilir la nature humaine ,  
 Dans presque tout cet Univers :  
 L'Homme a offert en sacrifice ,  
 Liberté, Paix, Vertu, Justice,  
 Aux Divinités des Enfers.



Ici, c'est des Peuples sans nombre ,  
 Qui gémissent sous le Cordeau :  
 De ma Déesse il n'est pas l'ombre ;  
 Ces lieux sont pour elle un tombeau.  
 L'on n'y voit point de noble flamme.  
 L'Homme est un Tiran pour la Femme ,  
 Qui ne règne point sur son Cœur.  
 Dans une honteuse foiblesse ,  
 Tous Esclaves de la mollesse ,  
 Le sont aussi du Grand-Seigneur.



Dans des Régions, l'Ignorance ,  
 Mère de superstition ,  
 Attaque de front la Science ,  
 Et proscriit l'humaine Raïson :  
 Une Engence, impie, odieuse ,  
 Défend à tout Ame pieuse ,  
 De penser & de réfléchir :  
 Ce Tribunal abominable ,  
 Martirise tout misérable ,  
 Qui ose lui désobéir.



Quitons ces Contrées où du crime,  
De Monstres en autorité,  
Le Peuple est la triste victime,  
Et l'objet de leur cruauté.

Mes yeux ne peuvent qu'avec peine  
Voir des malheureux sous la chaîne,  
Ne pouvant adoucir leur sort.

Est-il quelque País fertile,  
Où ma Déesse ait un asile,  
Elle est son plus ferme renfort.



Irai-je sur les bords du *Tibre*  
Chercher un Peuple vertueux ?  
Non, ce Peuple autrefois si libre,  
Est serf d'un Maître fastueux.  
Cherchons ailleurs une Contrée  
Paissible demeure d'ASTRE'Z  
Et sejour de la Liberté.

Lac *Léman* c'est sur ton riyage  
Qu'il faut chercher ce Peuple sage  
Qui vit dans la félicité,



Lieux charmans ! Ici je m'arrête  
Un Peuple y jouit de la Paix ;  
Tranquile, sa joie est parfaite  
Son Dieu le comble de bienfaits.  
Voies quelle sainte harmonie,  
Règne entre l'Auteur de la vie,

Et la Gent dont il est l'apui !  
 La Liberté fait son Emblème ;  
 Elle adore ce Dieu qui l'aime ,  
 Et met tout son bonheur en lui.

G E N E V E .

J . P . D . R .



## A U X E D I T E U R S ,

*A l'occasion de la Lettre sur l'usage de raser  
 la Barbe.*

M E S S I E U R S ,

**L'**UTILE, l'érudit, l'éloquent CRASSUS BARBATUS, auroit pu, le mois dernier, ajouter aux inconvéniens de se faire raser, celui par exemple, de donner des Etrennes : Cette considération auroit - eu son poids, dans l'esprit de beaucoup de Lecteurs ; cependant on ne les a pas regrettées à un jeune Apprentif Chirurgien, qui, sans étude, & aidé seulement de quelques talens naturels pour la Poésie, donne souvent à ses pratiques quelques morceaux de sa façon, que plusieurs Auteurs du tems, & peut-être BARBATUS, ne désavoueroient pas. Au premier jour de cette Année, il disposa dans sa Boutique une manière d'Autel, où il ne tint pas à lui de faire rendre un Culte tout à son profit. Le haut de la décoration, orné des

attributs du Barbier, contenoit ces quatre Vers ,

M E S S I E U R S ,

Tous ces beaux Complimens, qu'en ce jour on débite,  
Ne font pour la plupart que pure politique ;  
Mais pour vous assurer de toute mon ardeur,  
Daignez lire le mien, dans le fond de mon Cœur.

Plus bas, on voioit en éfet une Illumination très brillante, former un grand Cœur, dont la pointe aboutissoit à l'*Esquipo* \* du jeune Home; ce dont il faut se souvenir, pour avoir l'intelligence du Rondeau suivant, qu'on lisoit au milieu, & à la clarte de tous ces lumignons :

Remplissés-le ce Cœur illuminé  
D'un compliment pour ce jour fortuné,  
Me dit quelqu'un, la semaine passée ;  
Je répondis, telle est bien ma pensée,  
Mais l'embaras, qui me tient enchainé,  
Est d'en faire un tant soit peu bien tourné.  
Soit bien, soit mal, dit l'Ami obstiné,  
C'est un devoir, qu'on remplit chaque année ;  
Remplissés-le.

Après avoir quelque tems ruminé,  
Sondé mon Cœur, & tout examiné,

\* C'est le nom que l'on donne à une espèce de petit Cofre, dont le Maître a la clé, & où les Garçons Barbiers mettent par une petite ouverture, l'Argent qu'ils reçoivent pour les Barbes.

Je fis deux Vœux ; l'un que soit couronnée  
 Cette Année-ci, & pour vous fortunée :  
 L'autre est au bas de ce Cœur enflamé :  
 Remplissés - le.

J'ai crû , MESSIEURS , que malgré les  
 fautes & les irrégularités que vous trouverez  
 dans ce badinage , vous ne dédaignerez pas  
 de l'inférer dans vôte prochain Journal.  
 Nos pauvres garçons Barbiers , qui ont été  
 si impitoyablement maltraités le dernier or-  
 dinaire , trouveront du moins une consola-  
 tion dans la gloire de leur jeune Confrère.  
 Je mets , MESSIEURS , toute la mienne à me  
 dire ici avec une parfaite considération , &c.

GENEVE le 18 Janvier 1760.



## E N I G M E.

**P**OUR le moins aussi véridique  
 Que nôtre fameux Satirique  
 Je nomme un Chat un Chat , & *Lise* une Laidron :  
 En vain *Phriné* me consulte sans cesse ;  
 Je rougirois de sa foiblesse ,  
 Si *Phriné* rougissoit ; mais non ,  
 Je lui dis , aussi pâle qu'elle ,  
 Non , *Phriné* , vous n'êtes point belle :  
 Pour dernier trait de mon Pinceau ,  
 Je suis Peintre , Toile & Tableau.



## LOGOGRIPE.

L'ON ne me voit presque jamais enfant :  
 Je pleure . . . & puis je ris , & je n'ai plus de Maître.  
 Que ne sçais-je toujours garder ce fort charmant !  
 Deux lettres font mon nom , Lecteur ; & cependant  
 Cinq membres composent mon être.

Tu trouveras , mais en les combinant ,  
 D'un grand nombre d'enfans la Mère ;  
 Ce qu'on cherche & ce qui sçait plaire ,  
 Soit qu'on vetille bâtir , soit en se promenant.  
 Qu'on prenne tous mes pieds & que l'on les transpose,  
 En faisant à l'un d'eux un léger changement ,  
 L'on y verra toujours la même chose.

4 , 2 , 3 , 1 , 5 ; 1 , 5 , 3 , 4 & deux ,  
 3 , 2 , 1 , 4 & 5 , même objet se présente ;  
 4 , 5 , 3 , 1 , 2 , ( combinaison plaisante ! )

Le même être toujours vient s'offrir à tes yeux.  
 4 , 2 , 1 , 3 , 5 , rien encore ne change.

Prends t'y donc autrement ; il seroit bien étrange  
 Que l'on trouvât sans cesse même mot :

3 , 5 , 4 , 1 & 2. Ma foi tu n'ès qu'un sot ;  
 C'est même objet encor ; & malgré ce mélange ,  
 Cher Lecteur , si tu veux en croire mon avis ,  
 Pour ne pas me laisser , à ta femme survis.

---

Le mot de l'Enigme du Mois dernier est  
 VINAIGRE , & celui du Logogriphe CONS-  
 TANTINOPLÉ.



## T A B L E.

<b>R</b> EPONSE à l'Auteur de la Critique de l'Essai sur la nécessité de la Révélation. page 3	3
<i>Essai sur ces mots, Examinés toutes choses &amp; retenes ce qui est bon.</i>	19
<i>Troisième Lettre sur les équivoques de la Langue hébraïque.</i>	27
<i>A M. J. L. B. sur la crainte de la mort.</i>	32
<i>Second Extrait du Traité des premières Vé- rites du Pere Buffier.</i>	34
<i>Lettre d'un Misantrope aux Editeurs.</i>	40
<i>Le Suisse.</i>	52
<i>Histoire d'un Solitaire.</i>	65
<i>Au Public sur l'Ode sur la Conscience.</i>	78
<i>Les Vœux de l'Europe pour la Paix.</i>	82
<i>Ode sur le Roi de Prusse.</i>	91
<i>Ode à la Liberté.</i>	96
<i>Aux Editeurs à l'occasion de la Lettre sur l'usage de raser la Barbe.</i>	100
<i>Enigme.</i>	102
<i>Logogriphe.</i>	103

